

The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 3671, 5 Juillet 1913, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 3671, 5 Juillet 1913

Author: Various

Release date: June 8, 2011 [EBook #36357]

Language: French

Credits: Produced by Jeroen Hellingman and Rénaud Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3671, 5 JUILLET 1913 ***



[\(Agrandissement\)](#)

Ce numéro contient:

- 1° Un portrait hors texte en couleurs: HENRI ROCHEFORT, par Marcel Baschet;
- 2° LA PETITE ILLUSTRATION, Série-Théâtre n° 12: VOULOIR, de Gustave Guiches;
- 3° Un SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.

Ce numéro contient :
1° Un portrait hors texte en couleurs: HENRI ROCHEFORT, par Marcel Baschet ;
2° LA PETITE ILLUSTRATION, Série-Théâtre n° 12: VOULOIR, de Gustave Guiches ;
3° Un SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : Un Franc.

SAMEDI 5 JUILLET 1913

71^e Année. — N° 3671.



SOLDAT GREC. SOLDAT BULGARE.
LES ALLIÉS D'HIER

Alliés sans être amis, ils gardaient ensemble, se surveillant l'un l'autre, le port de Salonique: mais cette coopération avait trop duré et, le 30 juin, les Bulgares étaient aux prises à Salonique avec les Grecs, en même temps qu'avec les Serbes dans la vallée du Vardar. Voir l'article, page 7.

COURRIER DE PARIS

APRÈS LA PISANELLE

S'il est vrai que c'est surtout après qu'ils ont vécu qu'il faille célébrer ceux que nous avons aimés, ainsi ce sera quand elles sont accomplies que nous devons, par la louange, entretenir les belles choses qui nous ont touchés. D'ailleurs on s'exprime mieux *après* que *pendant*, et c'est la perte qui fait l'éloquence.

Quand tout le monde a parlé de ce dont il fallait qu'on parlât pour obéir aux nécessités de l'instant, que chacun, avec la prodigalité du geste, a jeté son mot dans la fièvre et la hâte aussi de l'émotion première, il n'est pas inutile ni mauvais qu'une voix, quelconque, pourvu qu'elle soit frémissante et ménagée, prononce--dans le silence qui tend à s'établir et qu'elle ne veut pas laisser faire--un hommage détaché, un hommage qui, pour s'être exprès retenu, accepte d'avoir l'air tardif lorsqu'il tinte à son heure. Et c'est pourquoi, maintenant que sont tirés sur la *Pisanelle*, dans notre mémoire empourprée, les orfrois des quadruples et lents rideaux au travers desquels nous continuons de voir l'inoubliable spectacle qui se prolonge, il m'est à la fois vif et chaud d'y revenir, d'en reparler, comme on tisonne des braises pour en faire un guépier d'étincelles, comme on irrite une splendide étoffe pour l'entendre bruire avec ces hardis craquements qui sont le cri, l'âme de sa couleur, ou bien comme on

la froisse et la maltraite pour y agacer des reflets, ou encore comme on s'efforce, en fermant les yeux pour mieux regarder, de retrouver en soi, après coup, un paysage dispersé, un aspect de la vie en fuite, une minute antérieure d'art et de magnificence.

*
**

M. Gabriele d'Annunzio, escorté, flanqué, comme un jeune podestat de la légende et du rêve, d'une suite de magiciens somptueux et avisés, et marchant en compagnie d'une princesse de la Tyrannie esthétique et de la Volonté, nous a procuré en effet, avec son oeuvre récente, un éblouissement et un enchantement qui durent, qui coulent toujours, bien au delà de la soirée trop petite pour les tenir et les renfermer. Je ne pense pas que l'on ait déjà renoncé à se rappeler ces instants de satisfaction presque parfaite et si je dis presque, c'est pour ne pas décourager de la récidive ceux à qui nous devons la faveur de miracles pareils.

Du poème dramatique de d'Annunzio, manifestement fou d'amour, le premier, de la Pisanelle, avant tous ses personnages, comment ne pas admirer la symbolique et vigoureuse grâce, l'imagination, de richesse inépuisable et pourtant toujours débordée, le sens ingénu enfin, simple et profond, qui se lit avec autant de clarté qu'un sentiment pur à fleur de candides prunelles? D'une inspiration naïve et populaire, le sujet tient en quelques mots qui déroulent et animent le plus merveilleux des contes. C'est l'histoire d'une pauvre fille de Pise, une créature de plaisir et de joie que sa beauté, dont elle est innocente, a prédestinée aux aventures passives de l'amour. Elle n'a qu'à paraître pour désordonner les hommes et les enflammer d'une passion dont le principe correspond à leur soif d'idéal, d'une passion qui les exalte alors même qu'elle les rabaisse, et qui transforme leur vie, l'illumine en la saccageant, de telle sorte qu'ils préfèrent lutter et s'entre-tuer pour la vaine possession de la Beauté, dès qu'en la connaissant ils l'ont *reconnue*, plutôt que de consentir à se passer d'elle une fois qu'ils ont subi la transfiguration qu'elle opère sur eux et sur toutes choses rien qu'en se révélant, sans un mot, sans un ordre, du seul fait de sa présence muette et dominatrice. Il suffit donc qu'elle soit là, brusquement déposée avec les cargaisons sur les quais de la Fatalité pour que, même liée, semblant inoffensive et impuissante, elle exerce son influence et fasse ensemble tout le bien et tout le mal qui sont sa double loi, son rôle et sa raison, pour qu'esclave elle soit la souveraine, du haut du butin où elle a été jetée et placée pour le couronner, dont elle est le sommet, le pinacle naturel attirant tous les désirs, les regards levés et les bras tendus, les coeurs en folie. Tous en effet la veulent et chacun la réclame comme étant sa *prise* et sa part légitime. Parce qu'ils se sont battus pour elle, voilà-t-il pas qu'ils se persuadent, les insensés, qu'elle doit leur appartenir! Les corsaires se la disputent à coups d'épée parmi les ballots égorgés, le ruissellement des tissus et des matières précieuses. Le sang coule sur les anneaux rouilles du port; les bandeaux des plaies sont arrachés et décollés par des mains que convulsé l'envie des caresses; des cris et des beuglements de bêtes percées bouchent l'air qui brûle, montent comme pour les enfler et les remplir jusqu'aux voiles gommées de vermillon et de safran des grands vaisseaux à triple étage caracolant sur des flots violets... Et la Beauté, la Beauté si difficile, et pourtant si facile hier encore, la prostituée de la veille devenue l'inaccessible de l'heure, mise aux enchères des convoitises et du rang, fouettée et comme flagellée par les poignées de pièces d'or qu'elle fait tomber à l'avance de la bourse des paumes vides, la Beauté finalement est prise et gardée par un jeune roi, tendre, extatique et prompt au mystère, qui croit recevoir avec elle la fiancée mystique de sa nostalgie, la Pauvreté, la Pureté venue exprès pour lui des immensités lointaines. Ce que voyant, la reine, jalouse et méchante, en feignant de la festoyer, fera périr la Pisanelle par la mort fleurie, l'étouffement rose. Quel fond, quelle trame pour un poète aussi avide, aussi divers et aussi rassemblé, aussi large et aussi minutieux que M. d'Annunzio! Sur ce canevas rigide et tendu comme la hune de la nef et souple comme le béguin de la Béate, il a pu broder à son entière ivresse tous les motifs, tous les entrelacs, tous les ornements, toute la faune et la flore et la bestiaire poétique de sa *comédie*, car à côté et sous les terribles ébats et combats de l'action brutale, sous le tumulte des chocs, sous l'arc-en-ciel du fer et des couleurs, sous le retentissement métallique des sonorités humaines, est sagement, implacablement, logiquement exposée, déduite et menée au pas--comme un cheval blanc qui piaffe un peu, par manière, mais qu'on tient haut la bride, sans le regarder pour qu'il avance mieux--est menée une comédie intellectuelle, une pièce de caractère et d'idées qui est comme le texte même, la pensée fondamentale et philosophique tracée en nobles et vastes lettres d'antiphonaire, d'une histoire tranquille, de tous temps, que déclament et commentent en marge à leur façon, dans des enluminures passionnées, des personnages héroïques. L'auteur parle à voix presque basse et serrée, vibrante et douce, et ses pensées entremêlées

alors de sons de cors, de cris de guerre, sont reprises, accentuées, entonnées ainsi qu'un chant d'assaut avec une belliqueuse frénésie par les gens de sa maison, je veux dire *ceux* de son coeur et de sa pensée (comme Joinville et Proissart disent *ceux* de Bruges et *ceux* de Cornouailles), les gens d'armes et les lances à toute épreuve, au service de sa croisade.

Et que cette figure de la Pisanelle attache donc et retient! Elle enlace à distance. Quoi de plus captivant que cette captive!... Par la profonde intention d'une antithèse nécessaire, c'est elle, la femme de rien, réduite à rien, à demi nue, ligotée, qui «est la cause de tout», qui bouleverse, noue et dénoue, et lâche la meute des événements. Elle a ce signe par lequel se distinguent les souverainetés qu'on adore: elle est impassible. Il ne peut en être autrement, car ce sont les hommages, les prières qui font le calme et le froid des statues. La cime ne s'émeut pas. La supplication qui gesticule crée de l'inerte résistance. Pour que les hommes s'agenouillent il faut que les figures divines, ou qui croient l'être, demeurent hautaines, toujours debout. Leur attitude alors ramasse et prend toute la grandeur à laquelle renoncent les prosternés, et c'est en elles que se réfugient les fiertés qu'ils abdiquent.

Cette suprématie majestueuse et figée, Mme Ida Rubinstein l'a comprise et rendue avec la puissance qu'elle est seule capable de montrer quand elle la dompte. Elle a le génie de l'immobilité. Elle en possède les longs et solennels moyens, l'invincible force latente. Je conserve l'image, modifiée à tous les actes, et de style toujours pareil, que l'altière comédienne, la mime intérieure, si réfléchie, si absorbée et comme résumée en elle-même, a donnée successivement de la courtisane ocreuse à la chair orangée, et de la nonne aux svelteness de tige, aux blancheurs liliales. Sur elle, contre elle, au marbre de son pied nu qu'ils n'avaient même pas l'air d'atteindre et de gêner, venaient se briser tous les transports, se répandre l'eau des pleurs et le vin du sang,... et Elle, aussi bien sous les liens de roseaux croisés qui l'empaquetaient que sous la liberté flottante de la flanelle et du lin, et sous les plis de plomb des brocards, gardait son même détachement, son tout proche et lointain recul, son absence réalisée dans la présence réelle.

Derrière son immobilité l'on voyait pourtant l'âme évoluer et virer entre deux eaux, comme un poisson qui tourne sous la glace. On voyait l'esprit, le coeur de l'héroïne mille fois plus animés, sans qu'elle voulût le laisser paraître, que tous les corps qu'elle agitait, et l'on avait peine à suivre les innombrables et harmonieux mouvements qu'elle s'interdisait.

*
**

Mais... j'irais longtemps si je prétendais énumérer les joies, et de toute espèce, que m'a prodiguées cette oeuvre étincelante et délicate, d'une opulence généreuse. Elle est de celles que la sensibilité du beau accueille comme un bienfait. Elle offre une splendide et rare chevalerie et j'en aime le lyrisme acéré, tranchant, combatif, éperdu, toujours dégainé, continuel aussi comme un flottement d'oriflamme.

Quelques-uns ont paru s'étonner que le poète ait subi la griserie vertigineuse de ses archaïques trouvailles... Ah! qu'il a donc, au contraire, été bien inspiré de s'y précipiter, de s'y rouler, de s'y baigner et de s'en être étourdi dans l'allégresse de ses évocations! Qu'il tienne à ses léopards! Je l'en conjure. Ils font, à dater d'aujourd'hui, partie de son écusson. Qu'il ne les cède jamais!

Et puis,--c'est là-dessus qu'avant de terminer je voudrais un instant courber et retenir votre attention en y appliquant avec respect la mienne: connaissez-vous, aussi bien parmi nos talents chenus que parmi nos jeunes gloires, connaissez-vous parmi nos illustres, pourtant complets, enviables et fameux, connaissez-vous *quelqu'un* qui soit aujourd'hui capable, si le vent de son destin l'avait, pour un temps, lancé hors de sa patrie et forcé d'aller penser et s'enflammer ailleurs, en pays étranger, que ce soit Russie, Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, n'importe... connaissez-vous *quelqu'un* capable d'entrer en plusieurs mois assez avant dans le génie, les flancs et les entrailles de cette terre d'adoption pour s'en faire une seconde patrie, naturelle et méritée, pour puiser à livre ouvert, avec une curiosité indiscreète, touchante et sacrée, dans ses archives, dans l'histoire et les légendes de son passé et en ramener toute chaude, vivante, obtenue avec un charme, une correction, une science et une virtuosité filiale, *une oeuvre écrite dans la langue même de ce pays qui n'est pas le sien*, une oeuvre allant, s'il le faut, accrocher la foule, après qu'elle a plongé les artistes et les patriciens de lettres dans un ravissement émerveillé? Eh bien, non, sans médire de personne, je ne vois pas autour de moi l'écrivain, prêt, dans de semblables conditions, à se donner orgueilleusement et à remplir sans défaillance une aussi dure tâche.

Ce noble but, Gabriele d'Annunzio l'a atteint. Je sais,... je sais qu'il a l'âme latine, qu'il était déjà gonflé de nos sucs, nourri de notre lait... Mais c'est égal... La langue française! Si redoutable! Si décourageante!... Il a osé s'attaquer à elle et la prendre, en la courtisant d'abord,... elle est femme... et puis en se faisant paladin, en la subjuguant par la beauté de son impétueux désir et la tendre ardeur de son amour.

Pour ce rare et cet extraordinaire hommage que le grand poète lui a rendu avec toute son âme, en écrivant chez nous, et pour nous, la *Pisanelle*, il serait injuste--ingrat--de ne pas le remercier par le plus beau de nos saluts.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

NOS HOTES AMÉRICAINS

M. LAWRENCE LOWELL

Un des personnages les plus considérables des États-Unis, M. Lawrence Lowell, président de l'Université d'Harvard, vient d'arriver à Paris, où il compte séjourner une dizaine de jours. Il est l'hôte de l'ambassadeur d'Amérique, et de multiples fêtes vont être données en son honneur.

Nous nous faisons difficilement une idée, en France, de l'influence et du rayonnement qu'exercent les grandes universités dans la démocratie américaine. Nous sommes un peu portés, d'instinct, à croire cette démocratie uniquement préoccupée de ses intérêts matériels, exclusivement passionnée pour les affaires et désireuse par-dessus tout de «faire de l'argent».

Il n'en est rien. Les grands besoins d'idéalisme la travaillent. Elle est plus qu'aucune autre sensible à l'action des forces morales.

L'Américain est fier de ses universités, il leur porte un vif intérêt, il leur voue un culte fervent.



Harvard est, parmi elles, une des plus prospères et des plus puissantes. Des donateurs généreux l'ont comblée de libéralités. Elle est riche à millions. Ses anciens élèves gardent fidèlement, précieusement, le contact avec elle. Tous les ans, vers la fin du mois de juin, a lieu une cérémonie des plus touchantes qu'on appelle le *Commencement day*. Les anciens d'Harvard tiennent à cœur d'y assister. Certains viennent de l'autre extrémité des États-Unis et se sont imposés, pour se mêler à leurs jeunes camarades, la fatigue d'un très long voyage. Une procession, un banquet réunissent, dans une communion amicale, les uns et les autres. On évoque parmi les impressions d'aujourd'hui les souvenirs d'autrefois. Et l'amour d'Harvard en sort considérablement grandi.

M. Lawrence Lowell. Quand, dans un point quelconque du vaste univers, des anciens d'Harvard, des *Harvardmen*, se rencontrent, quelle que soit leur situation sociale, leur condition, ils fraternisent aussitôt. Il vient d'être créé à Paris un *Harvard Club*, sous les auspices de M. Bacon, ancien ambassadeur des États-Unis, un des protecteurs de l'Université, de M. James H. Hyde, le créateur à Harvard de ces conférences annuelles de littérature française, qui obtinrent un si retentissant succès et firent tant pour le développement des relations intellectuelles entre les deux pays. Les membres du Club se retrouvent de temps à autre dans de joyeuses réunions. Le côté gastronomique en est réglé, de main de maître, par notre excellent confrère Inman Barnard, correspondant du *New-York Tribune*, qui possède en ces matières une compétence indiscutable autant qu'indiscutée.

Le nombre des élèves d'Harvard qui occupent dans la politique, les professions libérales, la haute banque, l'industrie, le commerce, des situations de premier plan ne se compte plus. Dans toutes les branches de l'activité américaine, la vieille Université est représentée avec éclat. Tous ces hommes conservant pieusement les liens qui les unissent à leur ancienne école, on se rend compte par là de l'influence extraordinaire qu'une telle Université peut exercer.

Il y a quatre ans, depuis le 19 mai 1909, que M. Lawrence Lowell en est le président. Né à Boston en 1856, élève d'Harvard, inscrit au barreau, conférencier, professeur, il fut enfin élevé par la confiance du comité et des

anciens élèves à ces très importantes fonctions. Ses pouvoirs sont considérables. L'Université étant absolument indépendante et vivant sur ses propres ressources, c'est le comité, surtout le président, qui la dirige comme ils l'entendent et sous leur propre responsabilité. Le président choisit les professeurs, et l'on sent tout de suite l'importance et la gravité de ce choix; il surveille les travaux, décide des réformes à accomplir, préside aux relations de l'Université avec le dehors.

Depuis quatre années qu'il exerce ces fonctions, M. Lawrence Lowell s'en est acquitté à la satisfaction unanime. Sa réputation, très grande déjà aux États-Unis, n'a cessé de grandir.

M. Lowell est l'auteur de plusieurs ouvrages réputés sur des questions politiques et économiques. Un de ses livres, le plus connu et sur le point de devenir classique, a pour titre: le *Gouvernement de l'Angleterre*. C'est l'analyse la plus précise, la plus complète de ces mille institutions et traditions dont l'ensemble, prodigieusement embrouillé et compliqué, constitue le mécanisme politique du Royaume-Uni. M. Lowell prend, un par un, tous ces rouages; il l'étudie, il le démonte et nous fait voir comment il marche. C'est un service qu'il a rendu non seulement aux étrangers dont nous sommes, mais encore à beaucoup d'Anglais qui sentaient ces choses-là d'instinct, sans avoir jamais pris la peine de les approfondir!

RAYMOND RECOULY.

M. ANDREW CARNEGIE

M. Andrew Carnegie, le grand philanthrope et l'un des plus puissants souverains de l'industrie et des finances de l'Amérique moderne, M. Andrew Carnegie, le roi du fer et le constructeur du palais de la Paix, est également depuis lundi l'hôte de notre capitale, où il est accueilli et fêté par tous les groupes ou représentants des institutions humanitaires dont il est le bienfaiteur.

Rappelons que M. Carnegie, Ecossais d'origine, est né à Dumferline il y a soixante-seize ans. Sa famille alla, en 1848, s'établir à Pittsburg en Pensylvanie, où le jeune Andrew occupa successivement les emplois modestes de mécanicien, de télégraphiste et d'employé du chemin de fer. Sa puissante intelligence, son extraordinaire activité lui firent gravir rapidement les échelons de la hiérarchie industrielle. Une fonderie qu'il créa et qui prospéra d'une façon magique fut l'origine de cette immense fortune dont il emploie les revenus, non point à des oeuvres de charité--car il estime que chacun doit demander le nécessaire de la vie à son effort personnel--mais à créer des institutions pouvant fournir aux moins riches les agréments intellectuels de la vie. Aussi a-t-il surtout fondé des bibliothèques publiques dans un grand nombre de villes des États-Unis et dans sa ville natale, des musées d'art, des salles de concert, des laboratoires, des établissements scientifiques, etc. Enfin, c'est lui qui donna les fonds nécessaires pour la construction, à la Haye, du palais de la Paix.



M. Andrew Carnegie.

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, M. Andrew Carnegie a été reçu par le président de la République. Auparavant, il y avait eu, au ministère de l'Intérieur, une séance spéciale pour la fondation Carnegie (*Hero Fund*). Le soir, un banquet, présidé par M. Emile Loubet, avait été organisé par les associations et institutions suivantes qui doivent soit leur existence, soit d'importantes subventions au grand philanthrope: la fondation des héros, le comité France-Amérique, l'Université de Paris, le groupe parlementaire de l'arbitrage et de la conciliation internationale, le conseil européen de la dotation Carnegie pour la paix, le conseil national des femmes françaises, le musée social.

HENRI ROCHEFORT

A quatre-vingt-deux ans, Henri Rochefort vient de succomber, à Aix-les-Bains, à

une crise d'urémie: il n'y a guère plus d'un mois qu'il avait donné à la *Pairie*, dont il était le collaborateur fidèle, son dernier article, avant d'aller, comme chaque année il le faisait, se reposer quelques semaines. Voilà close une carrière aussi étrange, aussi mouvementée qu'elle fut longue,--et heureuse, au demeurant; car, vraisemblablement, Rochefort, spontané, impétueux, passionné pour tous les rôles qu'il joua, quelle qu'en ait été la paradoxale diversité, toujours prêt à se lancer dans l'aventure avec une tranquille insouciance des suites possibles, n'eût pas donné, pour un destin plus calme et moins fertile en émotions, cette existence agitée qu'il a comparée lui-même, à l'âge où il jetait, en arrière, un regard désabusé, à une ligne de montagnes russes, ce qui était traiter avec désinvolture certains événements d'importance. Mais peut-être cet esprit aimable et léger ne se rendit-il jamais un compte très exact de la gravité des circonstances qui l'entraînèrent. Captif, pour la part qu'il avait prise aux événements de la Commune, et qui le pouvait parfaitement conduire jusqu'au poteau d'exécution, il écrivait dans un billet rapide que J.-J. Weiss a commenté vertement: «Je vais sans doute être fusillé. Le diable m'emporte si je sais pourquoi.» Aussi bien n'est-ce point comme homme politique qu'il convient de le juger, encore qu'en plus d'un cas il ait eu sur la marche des faits une influence certaine. Il lui manquait, évidemment, ce discernement, cette prévoyance qui sont nécessaires aux conducteurs d'hommes. Il fut seulement un excitateur de foules.

Avant tout, par-dessus tout, c'était un journaliste de beaucoup d'esprit, de beaucoup de verve, un polémiste au style incisif, vigoureux, entraînant: le pamphlétaire.

Sa vie s'est déroulée tellement au grand jour, dans la rue, au forum, que les péripéties en sont quasi populaires.

Authentique gentilhomme, descendant d'une illustre famille de soldats et de magistrats, et tenant, d'ailleurs, de cette noble origine, quoi qu'il en eût, plus d'un trait de caractère, le marquis Henri de Rochefort-Luçay était Parisien de naissance, et Parisien pauvre, son père, vaudevilliste en vogue, n'ayant conservé de la fortune ancestrale que des bribes. Et, comme il fallait vivre, à la sortie du collège, il entra dans les bureaux de l'Hôtel de Ville. Ce ne fut qu'un passage: le métier paternel l'attirait. Il écrivit, donna aux petits théâtres quelques pièces gaies qui ne déplurent pas; le titre falot de l'une d'elles a survécu à tout ce répertoire et, au temps des furieuses polémiques, boulangisme ou «Affaire», fournit à ses adversaires maintes plaisanteries: c'est la *Vieillesse de Brindisi*.

Du théâtre au journal, les chemins de traverse abondent. Très entiché d'art et de bibelot, fureteur endiablé, Henri Rochefort se risque dans les sentiers de la critique, butine dans les expositions, les ventes, «brocante» un peu, lui-même, en amateur, et, comme il est curieux de son naturel, s'initie à un tas de dessous qui lui fournissent la matière d'une amusante brochure: les *Petits Mystères de l'Hôtel des Ventes*. C'est un recueil d'alertes articles sur un milieu pittoresque, qui, aujourd'hui encore, gardent la saveur de piquants tableaux de moeurs, vus par un oeil aigu. L'oeuvre ne passe pas inaperçue. Ou la reconnaît fort spirituelle, vivante; elle a donc les deux qualités premières que requiert la chronique, dont commence la vogue. Désormais l'auteur sera chroniqueur. Sa signature, vite connue, voisinera au *Nain Jaune*, au *Figaro*, à *l'Événement*, avec celles d'Aurélien Scholl, de Jules Noriac, de Pierre Véron, d'Albert Wolff, de tous les «millionnaires de l'esprit».



Je viens de feuilleter les *Français de la décadence*, un recueil de ses «courriers de Paris», fantaisies éphémères sur la vie boulevardière, le monde, ses manies, ses caprices, le théâtre, ses étoiles, ses coulisses... On les relit sans ennui. Et déjà l'on voit poindre, à travers ces feuillets jaunis, le polémiste bientôt si redoutable. On lui reproche, par les voies administratives, de «friser la politique». Il a une façon de s'en excuser qui ne fait qu'aggraver son cas. Que d'irrévérence!--et quelle habileté dans le sous-entendu! quel art des rapprochements désobligeants pour les grands à qui il en a! Non seulement il ose exalter Victor Hugo--en 1865!--mais il ne peut se retenir de le faire au détriment des «glorieux vaudevilles» de M. de Saint-Rémy, qui n'est autre, nul n'en ignore, que M. de Morny lui-même.

Henri Rochefort à dix-huit ans. Un moment vient où cette guerre aux

(Dessin de Maria Rohl, élève de Léon Cogniet, daté de 1849 et conservé à la Bibliothèque royale de Stockholm.--Fac-similé communiqué par le comte F.-U. Wrangel.)

fléchettes exaspère le pouvoir. On lui fait défense, selon l'un de ses mots les plus drôles, «de parler de M. Pinard--le ministre de l'Intérieur du moment, qui avait bien quelques centimètres de moins que M. Thiers, le plus petit des grands hommes--sinon pour vanter sa haute taille, et de nommer M. Rouher, si ce n'est pour exalter son désintéressement». Henri Rochefort doit abandonner le *Figaro*, où il ironise et raille ainsi, mais que sa collaboration compromet et menace de ruiner.

Alors naît la *Lanterne*, qui allait porter à l'Empire des coups plus cinglants encore, tout en assurant la fortune politique de son rédacteur. Fortune étrange, à la vérité, et bien faite pour éblouir et griser celui-là même qu'elle favorisait. Se voir saluer comme l'un des «artisans de la chute de l'Empire» parce qu'on a révélé au monde dans une formule au surplus bien amusante: «Il y a en France 36 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement», où encore que Barye, chargé de modeler une statue équestre de Napoléon III «est le plus célèbre de nos sculpteurs d'animaux», il y a là de quoi ouvrir à un écrivain, pour peu qu'il ait le sens critique un tantinet émoussé, un champ d'illusions sans limites. Hélas! de trois cruelles occasions de déchanter se préparent.

Toujours est-il qu'une réalité est là: la vogue de la *Lanterne* grandit à mesure que s'accroît l'irritation du pouvoir. C'est pour Henri Rochefort la grande popularité, que ne font qu'aviver les persécutions. Viennent les procès retentissants, l'exil, et c'est l'élection triomphale au Corps législatif, le rôle politique de premier plan, la prison, que rouvre seulement la révolution du 4 septembre.

Par malheur, Henri Rochefort manquait de telles des qualités indispensables au tribun. Il n'était point l'homme des foules et ne leur rendait que platoniquement, à distance, l'idolâtrie dont elles l'accablaient. On le vit bien aux obsèques de Victor Noir, où, maître de diriger à son gré le courant populaire, dressé sur le pavois, exalté sur de robustes épaules, il fut pris de vertige et s'évanouit... Non, certes, qu'il ne fût brave: il avait eu des duels retentissants. Mais il ne suffit pas toujours de gourmander, comme Henri IV, la «vieille carcasse» pour la galvaniser.



Henri Rochefort à l'époque de la *Lanterne*.

A la chute du régime impérial, la vogue populaire qu'avait reconquise le polémiste, un moment moins choyé, après sa défaillance, le portait à l'Hôtel de Ville. Membre du gouvernement de la Défense nationale, il allait de nouveau s'inquiéter, et mollir à l'heure de l'action. Il démissionna vite.

On a rappelé plus haut jusqu'où l'entraîna sa participation à la Commune: ce fut la déportation à la Nouvelle-Calédonie, à laquelle mit fin une évasion périlleuse et retentissante.

Rentré en France à l'amnistie de 1880, il allait de nouveau connaître les amertumes de l'exil à la suite de l'équipée boulangiste, qu'il avait soutenue avec un entrain endiablé, une verve prodigieuse. Une fois de plus il se trouvait avec les vaincus. Il n'attendit pas sa condamnation par la Haute Cour pour gagner Bruxelles puis Londres, et vivre là dans l'espérance d'une autre amnistie. Elle le rappela en 1895.

«L'Affaire» le retrouve dans l'opposition: car, quel que soit le parti triomphant, il sera de l'opinion adverse. C'est un besoin de nature, un instinct impérieux, plus fort que tous les principes, que tous les dogmes. Il devait y demeurer soumis jusqu'à la dernière heure.

L'excessive véhémence de ton à laquelle graduellement il était arrivé, après avoir si adroitement manié le sous-entendu, enlevait, en ces dernières années, quelque portée à ses anathèmes. Mais la forme de ses articles demeurerait si amusante, que ceux-là mêmes qu'il déchirait à dents féroces ne devaient guère lui en garder rancune. M. Constans du moins, qui fut peut-être, de tous ses adversaires, celui contre lequel il s'acharna le plus longuement et le plus rageusement--le plus vainement aussi--souriait avec bonhomie, quant à lui, de

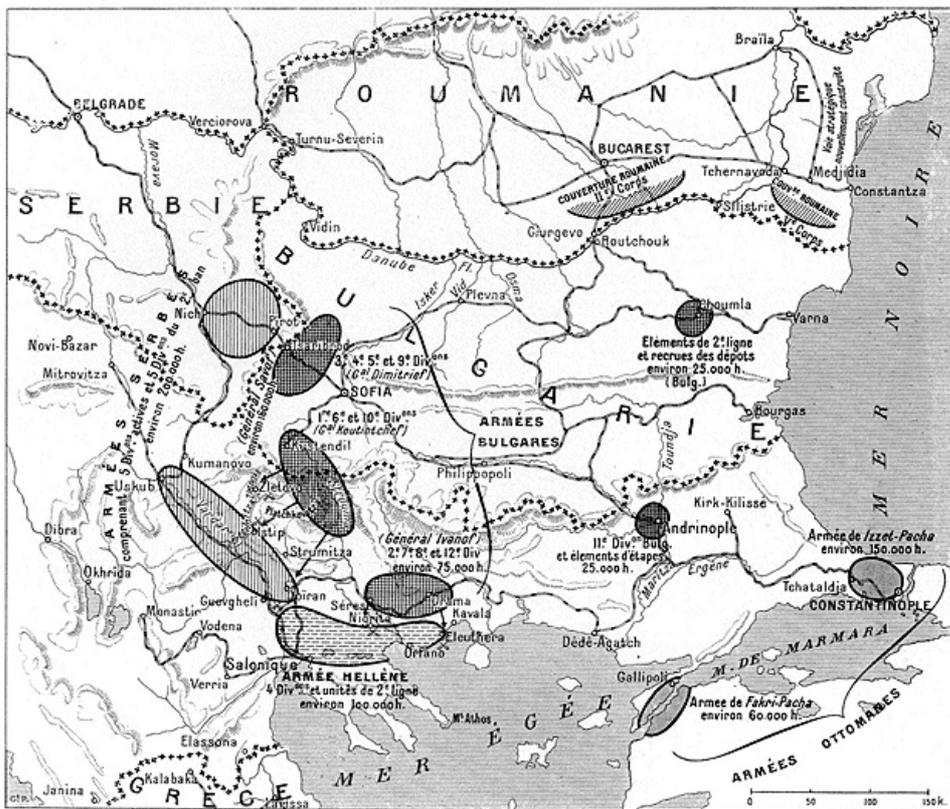
ces excès. Le fin matois avait des raisons excellentes de ne pas croire à la portée de ces philippiques.

Ce croquemitaine à l'étrange teint de bile, au provocant toupet d'argent, avait d'ailleurs des côtés chevaleresques parfois assez touchants et on l'a vu maintes fois défendre un confrère en butte aux coups du sort avec la même âpreté farouche qu'il déployait à trancher un adversaire.

Entre les différentes images que nous reproduisons de cette figure singulière et attachante, depuis le curieux crayon du «comte de Rochefort» à dix-huit ans, que nous communique le comte Wrangel, l'érudite écrivain, jusqu'au nerveux pastel de Marcel Baschet, étude pour l'admirable et expressif portrait que l'on connaît, en passant par cette photographie qui le montre sous l'allure cavalière de l'agitateur populaire, il est un de ses aspects qui manque: c'est le Rochefort penché, à quelque exposition précédant une grande vente, rue de Sèze, à l'hôtel Drouot, vers un tableau, une gravure, et, le binocle à la main, analysant, scrutant la peinture, puis redressant sa haute taille, demeurée droite jusqu'en la quatre-vingt-deuxième année, pour proclamer un arrêt péremptoire. Il n'est pas très certain que son esthétique fût mieux assise et plus infaillible que son jugement politique, mais du moins adorait-il la peinture, la sculpture, les oeuvres d'art, comme il affectionnait les lettres. Et il lui sera beaucoup pardonné en faveur de ces deux passions, comme de sa bonté d'âme et de son désintéressement.

GUSTAVE BABIN.

Ici s'intercale un portrait hors texte en couleurs: HENRI ROCHEFORT, par Marcel Baschet.



Carte schématique de la situation militaire dans les Balkans.

GRECS, SERBES ET BULGARES EN MACÉDOINE

La journée du 30 juin a vu se produire un coup de théâtre dans la péninsule balkanique. Au moment où les plénipotentiaires de Sofia et de Belgrade s'apprêtaient à se rendre à Saint-Pétersbourg pour soumettre le différend à l'arbitrage du tsar, au moment où la solution pacifique du conflit paraissait le plus probable, les armées on présence entamaient la lutte sur un front de 200 kilomètres, presque partout à la fois. Sans doute plusieurs chocs s'étaient déjà produits entre les avant-postes des partis opposés; mais il s'agit actuellement de combats beaucoup plus importants et qui mettent aux prises la totalité, ou peu s'en faut, des troupes d'occupation de la Macédoine: serbes, hellènes et bulgares.

Au lendemain même de la prise d'Andrinople, dès que la résistance turque a été définitivement écrasée, on a senti que la jalousie des alliés, dissimulée jusque-là, allait se manifester. Les troupes bulgares, libérées par la capitulation de Choukri pacha, se dirigeaient non vers Tchataldja, mais vers Salonique, tandis que les deux divisions serbes du corps de siège regagnaient en toute hâte le territoire national.

Dès la signature des préliminaires de paix avec la Turquie, les armées bulgares de Thrace sont dirigées vers l'ouest et concentrées de manière à s'opposer partout aux groupements serbes et grecs.

La 3e armée (général Radko Dimitrief) court s'interposer entre la capitale et la frontière serbe, à cheval sur la voie ferrée de Nich à Sofia; elle comprend les 3e, 4e, 5e et 9e divisions.

La 1re armée (général Koutintchef), comprenant les 1re, 6e et 10e divisions, se concentra sur la haute Strouma; son quartier général à Kustendil.

Ces deux armées, sous les ordres du général en chef Savof, doivent compter au total 160.000 hommes environ.

La 4e armée--(2e, 7e et 12e divisions), précédemment, stationnée face à Boulair, est, reportée à Sérès et Brama. La 8e division bulgare, de l'ancienne armée du siège d'Andrinople, vient la renforcer. Ce groupement, qui fait face aux Grecs, est commandé par le général Ivanof; on peut, l'estimer à 75.000 hommes.

Ainsi, nous retrouvons, en Bulgarie et en Macédoine, trois des quatre armées constituées l'année dernière pour combattre la Turquie. Seule, la 2e armée--celle d'Andrinople--a été disloquée. La 11e division, qui entrerait dans sa composition, se trouvait encore, aux dernières nouvelles, maintenue à Andrinople et s'était augmentée des troupes d'étapes, autrefois échelonnées entre Mustapha-Pacha et Tchataldja.

Enfin, on a constitué à Choumla, vers la frontière roumaine, un noyau de couverture avec des éléments divers, dépôts, recrues, arrière-ban (Opoltchénié).

Du côté opposé, les contingents serbes sont répartis en deux groupes; l'un, en face de l'armée du général Dimitrief, est à Pirot; l'autre s'allonge sur le Vardar, d'Uskub jusqu'à hauteur du lac Doïran, à Guevgheli, où il se relie aux Hellènes.

L'armée serbe, à laquelle sont venues se joindre des unités monténégrines, d'ailleurs en petit nombre, se compose de 10 divisions, dont 5 actives et 5 de réserve, mais qui, toutes, sont en campagne depuis neuf mois; elle met ainsi en ligne presque 200.000 hommes.

Les divisions hellènes qui tiennent le bas Vardar, Salonique et s'étendent le long de la côte jusqu'à Kavala, sont au nombre de quatre, mais renforcées par des formations territoriales et des volontaires crétois. Le roi Constantin commande en personne ces 100.000 soldats.

En somme, les Bulgares ont aligné 235.000 hommes devant les 300.000 Serbo-Grecs; ils disposent encore d'une cinquantaine de mille combattants au moins en Thrace et à Choumla.

La partie serait donc égale, si la Roumanie ne jetait son épée dans la balance. Cette puissance dispose de cinq corps d'armée à deux divisions, dont l'effectif est à peu près l'équivalent de celui des armées bulgares. Mais l'armée roumaine n'est pas mobilisée et n'est pas aguerrie par une longue et pénible campagne, comme celles des nations balkaniques, dont chaque soldat est, un vétéran. Malgré son réseau ferré très développé, il lui faudra plusieurs jours pour faire passer ses unités sur le pied de guerre et les amener à la frontière.

Enfin, on ne peut oublier que les deux masses turques de Gallipoli et de Tchataldja n'ont pas encore été disloquées et n'ont besoin que d'un ordre pour déboucher en Thrace, après avoir franchi les lignes bulgares hier encore si formidables, mais aujourd'hui vides de défenseurs. Certes, la tentation est forte, car devant Constantinople, Izzet pacha a 150.000 soldats et Fakri pacha 60.000, à Boulair.

Ainsi se présentait, dans ses grandes lignes, la situation militaire dans la péninsule balkanique, lorsque s'est allumée la conflagration inattendue du 30 juin en Macédoine. Sur toute la ligne de démarcation serbo-bulgare, depuis Zletovo, par Istip, jusqu'à Doïran et Guevgheli, la poudre a parlé. Naturellement, chacun des partis reproche à l'autre de l'avoir attaqué et prétend le prouver: les Bulgares affirment, que les Serbes préméditaient de

tourner leur droite pour la rejeter dans la montagne de Platchkovitza; les Serbes accusent leur adversaire d'avoir comploté une offensive à la Napoléon en quelque sorte, dirigée sur leur point de soudure avec les Grecs, à Guevgheli, pour séparer les deux alliés.

A l'extrémité de la frontière conventionnelle gréco-bulgare, mêmes récriminations au sujet! des engagements qui ont abouti à l'occupation du petit port d'Eleuthera par les troupes du général Ivanof.

Enfin, à Salonique, le faible bataillon bulgare, isolé au milieu de toute l'armée du roi Constantin, a refusé de se soumettre à un ultimatum de désarmement hellène. Divisé en plusieurs détachements séparés les uns des autres, il a résisté pendant deux heures à la fusillade et n'a capitulé que lorsque le canon eut démoli les maisons qui l'abritaient.

Ainsi, la guerre n'étant point déclarée, il y a eu, pendant trois jours, entre Bulgares, Serbes et Grecs, cinquante heures de bataille avec, de part et d'autre, des pertes très cruelles. Les opérations, d'ailleurs, continuent et il ne manque plus à l'état de guerre qu'une déclaration officielle.

La Bulgarie, cependant, par une double démarche à Belgrade et à Athènes, le 2 juillet, a manifesté son désir d'arrêter les combats. Elle assurait que des ordres réitérés avaient été donnés à ce sujet aux commandants bulgares et elle demandait l'envoi urgent d'ordres identiques aux chefs de l'armée serbe et de l'armée grecque. Mais la Serbie et la Grèce se sont bornées à décliner la responsabilité des événements actuels. La Serbie, notamment, a répondu que les combats se poursuivaient du fait de l'armée bulgare, qu'elle n'avait fait que repousser une agression et qu'elle ne pourrait, immobiliser ses troupes tant que les Bulgares resteraient sur des positions qu'ils n'occupaient point avant leur mouvement offensif.

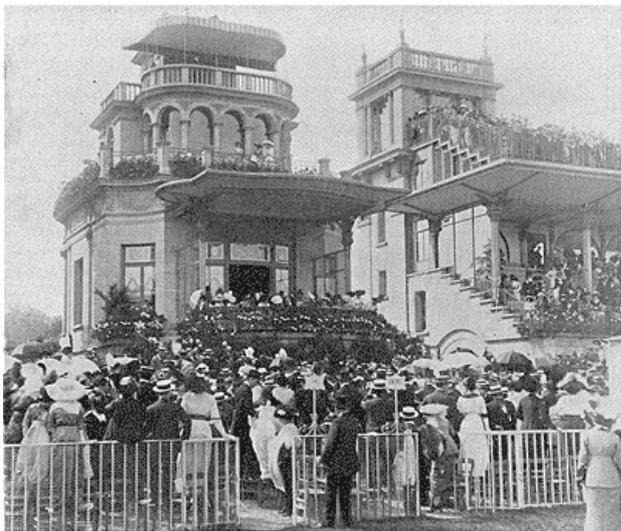


Sur l'escalier de la tribune du Jockey-Club: la manifestation des chapeaux de soie, à l'arrivée de M. Poincaré.

LE GRAND PRIX

Ceux qui, dans quelques années, voudront, avec le recul nécessaire pour juger les grands événements, même sportifs, caractériser en deux traits le Grand Prix de 1913, évoqueront aussitôt la victoire de *Brûleur*, grand favori, et l'accueil chaleureux, enthousiaste, exceptionnel, fait au président de la République, M. Poincaré. Ainsi, par ces deux signes, se distinguera, dans les annales hippiques, l'épreuve qui s'est disputée dimanche dernier à Longchamp.

Suivant l'usage, le chef de l'État, qu'accompagnait Mme Poincaré, arriva, peu avant la course, dans sa daumont, qui, précédée du piqueur André, en redingote gros bleu à parements d'or, et attelée avec la plus fringante élégance, fit sensation au pesage. Le président de la Société d'Encouragement a coutume de venir saluer le président de la République au pied du pavillon officiel: si cette réception fut, durant les précédents septennats, empreinte d'une très déférente courtoisie, les acclamations qu'elle provoqua, cette année, lui donnèrent un éclat dont le souvenir s'était perdu... On put voir, tandis que le prince d'Arenberg offrait son bras à Mme Poincaré, les membres du Jockey-Club manifester une sympathie unanime, groupés sur les marches de l'escalier



La tribune présidentielle.

qui mène à leur tribune réservée. Gardienne des traditions, celle-ci ne saurait admettre, en cette classique journée, que des chapeaux de soie: ils se levèrent tous, d'un commun accord, et s'agitèrent allègrement, au passage du chef de l'État, multipliant, comme autant de sourires de bienvenue, leurs mouvants reflets.

Du Grand Prix lui-même, qui réunissait vingt concurrents, tous français, et d'excellente classe, il faut dire qu'il se déroula sans grande surprise. Après une très belle course,

Brûleur, sur qui s'était affirmée la confiance du public, l'emporta nettement, d'une longueur et demie, sur *Opott*, que suivaient *Ecouen* et *Isard II*: il avait battu le record de vitesse en couvrant, en 3 minutes 13 secondes, les 3.000 mètres de l'épreuve. Par cette victoire, qui, pour avoir été un peu discutée, n'en demeure pas moins brillante, le jockey Stern a fait triompher la casaque rayée marron et jaune de M. de Saint-Alary, l'heureux propriétaire-éleveur de *Brûleur*.



Brûleur. Opott. Ecouen et Isard II. El
Tango. Blaruey. Père Marquette.

LE GRAND PRIX DE PARIS DE 1913.--L'arrivée au poteau.--Phot. Tresca.



Le lancement d'un cerf-volant monté, à bord du croiseur *Edgar-Quinet*.



Le cerf-volant, après son ascension, ramené sur la plage arrière de l'*Edgar-Quinet*, le croiseur filant à toute vitesse.

CERFS-VOLANTS MARITIMES

Les cerfs-volants montés du capitaine Saconney, dont nous avons, à diverses reprises, entretenu nos lecteurs, ont été adoptés par l'armée de terre, il y a quelques mois. Après une longue série d'expériences, ils viennent de l'être aussi par la marine, qui a ainsi tracé son programme aéronautique:

Limiter l'emploi des avions à la défense des côtes, seul cas où l'avion trouve toujours dans une rade tranquille une surface de départ et une surface d'atterrissage.

--Utiliser les dirigeables à très grand rayon d'action pour la surveillance des armées navales ennemies.--Recourir au cerf-volant soit pour l'éclairage des escadres au large, soit pour la surveillance d'une côte étrangère bloquée.

Le cerf-volant présente cet avantage que le vent, grand ennemi des autres appareils aériens, facilite ses évolutions; si le temps est calme, le navire crée le vent par son déplacement. Il faut une vitesse de 18 noeuds pour élever l'observateur; or, les croiseurs du type *Edgar-Quinet* en donnent 24.

Ces cerfs-volants, démontés et remisés, à bord, dans un coin quelconque, sont montés cinq minutes après avoir été apportés sur le pont du navire; dans le même temps, une autre partie de l'équipe dispose les treuils et les agrès de lancement. On compte ensuite quinze minutes pour lancer, arrimer la nacelle, et faire prendre place à l'observateur qui reste relié au navire par le téléphone; puis cinq minutes pour monter à 300 mètres. Dix minutes suffisent pour

ramener le train à bord et le remiser sous le pont.

Ce nouveau matériel, qui vient d'être expérimenté au large des Bouches de Bonifacio par le croiseur *Edgar-Quinet*, a donné toute satisfaction.



**Dr Rodriguez. Professeur Chantemesse.
Dr Chantemesse fils.**

Une séance de vaccination antityphique à l'Hôtel-Dieu.

LE VACCIN DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE

UNE NOUVELLE CONQUÊTE DE LA SCIENCE FRANÇAISE

Lorsque le docteur Roux découvrit le sérum de la diphtérie, quand Koch lança prématurément le vaccin de la tuberculose, il y eut en France, et dans l'humanité tout entière, une explosion d'enthousiasme. Après de longues recherches, le vaccin de la fièvre typhoïde a été trouvé; depuis plusieurs mois, il donne dans notre pays comme à l'étranger des résultats merveilleux, et, pourtant, la chose est à peine connue du grand public.

A quoi cela tient-il? A plusieurs causes d'ordres très divers.

Les premières expériences de vaccination typhique préventive sur des animaux remontent à une vingtaine d'années. Pendant longtemps, avec une prudence peut-être excessive, mais qui est dans les belles traditions de la science française, on n'osa pas expérimenter sur l'homme, sous prétexte que, la fièvre typhoïde humaine différant sensiblement de celle des animaux, on ne pouvait tirer argument de l'immunité conférée à ces derniers. D'illustres biologistes entendaient ne rien entreprendre avant d'avoir réussi à donner au chimpanzé la «vraie» fièvre typhoïde. Dans ces conditions, les résultats furent obtenus progressivement, sans éclat, timidement presque, et en soulevant des critiques ou des réserves plus ou moins justifiées.

En second lieu, il faut tenir compte de la résistance instinctive du public devant toute médication nouvelle qui n'est pas bruyamment lancée; tenir compte encore de son indifférence vis-à-vis d'un mal simplement éventuel. Le sérum antidiphtérique s'attaque à une maladie déclarée; la vaccination antityphique est, avant tout, *préventive*, à l'instar de la vaccination jennérienne. Or, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on prendra l'habitude de se faire vacciner contre le typhus comme on se fait vacciner aujourd'hui contre la variole.

Enfin, et ici je touche un point particulièrement délicat, deux vaccins français se trouvent en présence: le vaccin «civil» du professeur Chantemesse et le vaccin «militaire» du professeur Vincent. Ces deux spécialistes ont dans le

monde savant une situation éminente; leur probité scientifique est égale. Chacun reconnaît la valeur du vaccin rival, tout en croyant son propre vaccin supérieur. Autour des deux intéressés les avis sont aussi partagés: chaque vaccin a ses partisans ou ses détracteurs. Ces querelles désorientent le public et ébranlent sa confiance--chose d'autant plus regrettable que, de l'aveu de tous les gens compétents, et abstraction faite de mérites particuliers en discussion, les deux vaccins donnent des résultats qui paraissent souverains.

La fièvre typhoïde fait normalement en France 5.000 victimes par an. Elle sévit dans toutes les classes. Puisqu'il est désormais un moyen certain, semble-t-il, de l'éviter, *L'Illustration* a pour devoir d'éclairer le public de façon aussi complète qu'impartiale.

J'ai causé longuement avec les professeurs Chantemesse et Vincent qui, très aimablement, m'ont admis à visiter leur laboratoire et à assister à des séances de vaccination. Il ne m'appartient pas de me prononcer entre les deux méthodes; il m'est, d'ailleurs, plus agréable de confondre dans un même hommage deux savants français qui ont bien mérité de l'humanité.

LA VACCINATION EN GÉNÉRAL

De façon générale, la vaccination consiste à introduire dans l'organisme sain l'agent pathogène d'une maladie quelconque, dans des conditions propres à déterminer une réaction défensive qui empêche la maladie de se produire et qui procure au sujet une immunité plus ou moins durable contre cette maladie.

Pour réaliser cette double condition, on se trouve en présence de deux exigences contradictoires. Il semble, en effet, qu'il y a intérêt, pour obtenir l'immunité la plus grande, à inoculer un virus aussi peu atténué que possible; d'autre part, on doit éviter que l'inoculation apporte à l'organisme une secousse trop violente.

Dans certains cas on recourt à la méthode des vaccins *chauffés* préconisée par Pasteur et Roux: on chauffe à une température qui laisse le microbe vivant mais qui ralentit son activité. Pour le vaccin antityphique, on emploie des cultures *stérilisées*, c'est-à-dire des microbes morts. On n'introduit ainsi dans l'organisme que les matières--toxines ou autres--contenues dans le corps du bacille, c'est-à-dire une substance chimique inanimée.

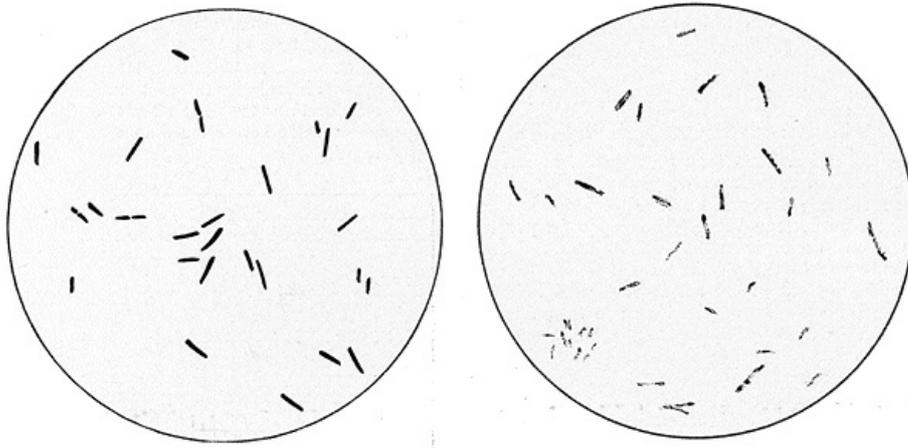
Le second procédé offre des garanties particulières, car, si le vaccin contient du bacille vivant, ce bacille est apte à se multiplier dans l'organisme et, par conséquent, à venir éventuellement augmenter l'action nocive des bacilles préexistants chez le sujet, au cas où ce dernier se trouverait en état d'incubation de la maladie, ce qu'il est en général impossible de constater.

On peut tuer le microbe par la chaleur ou à l'aide d'un agent chimique; c'est par l'emploi respectif de ces deux moyens que diffèrent essentiellement le vaccin Chantemesse et le vaccin Vincent.

LE VACCIN DU PROFESSEUR CHANTEMESSE

Les premiers essais de vaccination antityphique sur des animaux furent effectués simultanément en France et en Allemagne en 1887. Tandis que Frenkel, à Berlin, injectait de petites quantités de bacilles vivants non atténués, les docteurs Chantemesse et Widal, à Paris, stérilisaient leur bouillon de culture à une température de 120° qui tuait le bacille et laissait plus ou moins intacte la toxine vaccinante.

Les deux méthodes présentaient donc une différence radicale: la méthode allemande était inapplicable à l'homme; la méthode française, n'injectant que des cultures mortes, pouvait au contraire devenir applicable.



**Bacilles typhiques normaux considérablement grossis.
Bacilles tués par le contact avec du sang de vacciné.**

Les études poursuivies en France démontrèrent bientôt que la vaccination antityphique avec microbes stérilisés par chauffage confère l'immunité aux animaux pour une dose de bacilles typhiques qui tue les animaux témoins. On n'en pouvait conclure, avec certitude, que pareille immunité serait conférée à l'homme; la chose, toutefois, semblait très probable. On avait traité des cobayes, des lapins, des chevaux; or, l'expérience a appris qu'un vaccin agissant sur des mammifères d'un ordre élevé se comporte presque toujours de façon analogue sur l'homme.

Mais les expériences de Chantemesse et Widal soulevèrent d'assez vives polémiques; le monde médical les accueillit avec réserve.

On objectait avec insistance que les symptômes et les lésions de la fièvre typhoïde ne sont pas les mêmes chez l'animal et chez l'homme; qu'il serait imprudent, par conséquent, d'inoculer à l'homme un vaccin éprouvé seulement sur des animaux. Le docteur Chantemesse répondait que la dissimilitude des lésions importe peu, la fièvre typhoïde étant un empoisonnement du sang qui se manifeste de façon semblable chez l'homme et chez l'animal. Néanmoins, devant l'opposition qu'il sentait autour de lui, le savant professeur n'osa pas expérimenter sur l'homme.

Ce sont deux Allemands, Pfeiffer et Kollé, qui, s'inspirant de la méthode française, prirent les premiers une initiative jugée alors fort audacieuse. En 1896, ils injectèrent à un garçon de laboratoire du vaccin stérilisé par chauffage. Le garçon n'éprouva aucune gêne, ce qui était un point important acquis; mais on ne fit aucune expérience subséquente pour constater s'il était immunisé.

La même année, le professeur anglais Wright se préoccupait d'abaisser la température de stérilisation. Bientôt, la guerre du Transvaal étant survenue, il inaugura la vaccination antityphique dans l'armée anglaise. Les résultats furent assez satisfaisants: alors que pour 1.000 hommes non vaccinés on comptait 141 cas et 31 décès, la proportion fut réduite à 20 cas et 4 décès pour les soldats vaccinés.

Vers la même époque, en 1899, le docteur Chantemesse vaccinait les élèves de son service d'hôpital. Peu à peu, les vaccinations devinrent plus nombreuses, mais c'est seulement depuis deux ou trois ans qu'elles commencent à entrer dans la pratique courante, en France et à l'étranger.

Au cours de leurs travaux, les différents chercheurs ont abaissé progressivement la température de stérilisation, en vue d'atténuer aussi peu que possible les propriétés du vaccin.

Au début, le professeur Chantemesse chauffait ses microbes à 120° pendant dix minutes; plus tard (1892) il s'arrêta à 100°. Après lui, Wright (1896) chauffe à 75°, puis à 60°. Aujourd'hui, le docteur Chantemesse chauffe pendant une heure à 56°; c'est à son avis la température limite à laquelle on est certain de tuer le bacille.

D'autre part, comme les Anglais et les Américains, il ajoute ensuite à son liquide une légère dose d'un *antiseptique*, lysol ou crésol, par exemple. Il empêche ainsi le développement dans le vaccin du germe accidentel qui pourrait s'y glisser au cours des diverses manipulations, germe résistant au chauffage à 56° ou survenant après ce chauffage.

Le vaccin du docteur Chantemesse contient douze cents millions de bacilles morts par centimètre cube d'eau; il se présente sous forme d'un liquide légèrement opalin. La vaccination se pratique sur le haut du bras au moyen de la seringue classique; on badigeonne à la teinture d'iode la région piquée. Aucune douleur, ni pendant, ni après; point de démangeaisons ni de pustules comme en provoque la vaccination antivariolique. Parfois seulement un peu de fièvre que chasse un cachet d'antipyrine.

Le patient reçoit 3 milliards de bacilles stérilisés répartis en quatre injections à sept jours d'intervalle l'une de l'autre et ainsi dosées:

La 1re de	300 millions de microbes.
La 2e de	600
La 3e de	900
La 4e de	1.200
Total	3.000 millions de microbes.

Tous les vendredis, à 11 heures du matin, le professeur Chantemesse et son adjoint, le professeur Rodriguez, reçoivent à leur laboratoire de l'Hôtel-Dieu les personnes qui désirent être vaccinées. J'ai rencontré là des Parisiens et des Parisiennes de tous les mondes, qui viennent en pleine confiance, connaissant les résultats que j'indiquerai tout à l'heure.

LE VACCIN DU PROFESSEUR VINCENT

Le docteur Vincent, médecin principal de l'armée, professeur au Val-de-Grâce, membre de l'Académie de médecine, comme le professeur Chantemesse, a commencé en 1908 ses études sur le vaccin antityphique.

Tout en reconnaissant la valeur des vaccins stérilisés par chauffage et antiseptisés, il leur trouve deux inconvénients:

1° La chaleur atténue un peu les propriétés du corps bacillaire;

2° Une autre atténuation est produite par l'introduction d'un antiseptique.

Ces atténuations, ajoute le docteur Vincent, modifient la *qualité* du bacille; on ne saurait donc les compenser en augmentant la *quantité* des bacilles injectés. D'ailleurs, on n'antiseptise aucun autre vaccin; si les manipulations sont bien faites, l'asepsie doit offrir une garantie suffisante.



D'autre part, le bacille typhique, comme d'autres bacilles, présente des races multiples. Ces races varient avec les pays ou avec l'intensité des épidémies dans un même pays. Or, le docteur Vincent a constaté que le vaccin antityphique est plus énergique s'il est *polyvalent*, c'est-à-dire si on le prépare en réunissant des bacilles de races diverses.

Le professeur Vincent, médecin principal de l'armée, dans son laboratoire du Val-de-Grâce.

Dès lors, le mode de préparation

adopté au Val-de-Grâce est le suivant:

On prend une culture très jeune de bacilles variés, culture de 18 heures. En ce

court espace de temps, les sécrétions du bacille ont été peu abondantes, et la culture présente une virulence très faible. Au lieu de chauffer, on ajoute de l'éther: au bout de quatre heures, le bacille est tué. On retire alors l'éther par simple évaporation.

Des expériences comparatives faites par le docteur Vincent, il résulte que les cobayes injectés avec ce vaccin résistent à des inoculations de bacilles vivants assez fortes pour tuer d'autres cobayes traités avec du vaccin stérilisé par chauffage.

Le vaccin ainsi préparé contient 400 millions de microbes par centimètre cube. Les microbes étant moins atténués que dans les vaccins chauffés, on en injecte un nombre plus restreint: deux milliards seulement répartis en quatre injections à sept jours d'intervalle et ainsi dosées:

La 1re avec	200 millions de microbes.
La 2e avec	400
La 3e avec	600
La 4e avec	800
Total	2.000 millions de microbes.

Ce vaccin n'est pas réservé exclusivement aux militaires; chaque lundi, à 11 heures du matin, le docteur Vincent reçoit au Val-de-Grâce tous les civils qui désirent être vaccinés. Là, comme à l'Hôtel-Dieu, on rencontre des personnes de tout âge et de toutes conditions.

Au petit nombre «relatif» de microbes injectés et à l'absence d'antiseptique, le docteur Vincent attribue le fait que ses vaccinés n'éprouvent aucune réaction pénible, alors que la douleur consécutive à l'emploi du vaccin chauffé fit un instant abandonner la vaccination dans l'armée japonaise.

L'impartialité me fait un devoir d'ajouter que les vaccinés du docteur Chantemesse, que j'ai eu l'occasion d'interroger à l'Hôtel-Dieu, affirment eux-mêmes n'avoir ressenti aucun malaise au cours du traitement. D'ailleurs, même en admettant que le vaccin japonais chauffé fût rigoureusement identique au vaccin chauffé français, les différences de climat, de race, voire de manipulations, ne permettent peut-être point de considérer comme scientifiquement comparables les résultats obtenus à Tokio et ceux obtenus à Paris.

LES RÉSULTATS

Voyons maintenant les résultats, en nous tenant aux constatations officielles.

Pendant l'été 1911, le ministre de la Guerre chargea une mission d'aller appliquer la vaccination antityphique sur les troupes occupant les confins algéro-marocains. Chez les non vaccinés, la morbidité fut de 115 et la mortalité de 8 p. 1.000; aucun cas ne fut relevé parmi les hommes inoculés avec le vaccin du docteur Vincent. Le vaccin du professeur Chantemesse, inoculé à 44 militaires, donna aussi des résultats très satisfaisants.

Devant une expérience aussi concluante, l'emploi du vaccin Vincent fut pratiqué sur une vaste échelle. A la fin de 1912, le nombre des soldats vaccinés atteignait 10.000 en Algérie-Tunisie, et 37.000 en France. Chez ces 47.000 hommes, il ne s'est produit aucun décès; ou a seulement relevé, en Algérie, un cas de maladie qui fut attribué à l'emploi de vaccin trop vieux. Or, la moyenne des cinq dernières années accuse 11,23 cas pour 1.000 hommes, avec 1,59 de décès en Algérie-Tunisie, et 3,67 cas avec 0,47 décès en France.

En septembre 1912, une épidémie très violente éclata dans la garnison d'Avignon, forte de 2.053 hommes. Sur 1.366 hommes vaccinés--dont 841 pendant l'épidémie--il n'y eut aucun cas de Typhoïde. Sur les 687 hommes non vaccinés, on releva 155 cas et 21 décès.

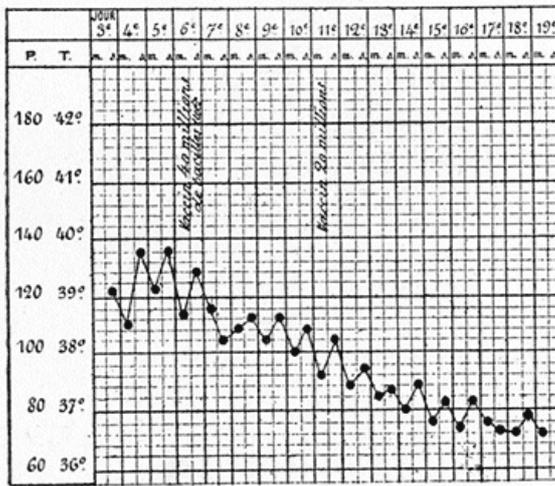
A Paimpol, 400 civils vaccinés échappent au fléau, alors que le reste de la population présente 150 cas et 11 décès...

Le vaccin du professeur Chantemesse n'a pas été expérimenté officiellement sur une aussi vaste échelle; il a donné des résultats analogues. En 1912, M. Delcassé autorisa la vaccination facultative des équipages de la flotte et des ouvriers des ports. Sur un effectif de 67.000 hommes non vaccinés, on releva 542 cas, d'avril à fin décembre 1912. Les 3.107 vaccinés furent complètement indemnes.

Tout ce que nous venons de dire concerne la vaccination *préventive*. On a essayé et on essaie encore l'action du vaccin comme agent thérapeutique, ou *curatif*.
Les

résultats sont fort irréguliers.

Tantôt on obtient une guérison brusque et définitive après l'inoculation; tantôt on constate une simple amélioration; tantôt le résultat est nul. Notre diagramme montre l'évolution d'un cas où l'inoculation a réussi.



Un cas de fièvre typhoïde guérie par des inoculations de vaccin.--Diagramme du professeur Chantemesse.

Pour combien de temps le vaccin confère-t-il l'immunité? C'est une chose que, seule, l'expérience apprendra.

Il nous suffit de savoir, pour l'instant--nous croyons l'avoir démontré--que la vaccination préserve sûrement de la fièvre typhoïde. Et, bien que plusieurs étrangers, notamment le professeur Wright, aient une part honorable dans cette nouvelle conquête de la science, nous pouvons sans chauvinisme attribuer la part la plus large à deux Français: le docteur Chantemesse et le docteur Vincent.

F. Honoré.



Vaccination antityphique des militaires au Val-de-Grâce.

GRAVURES DE MODES

Emile de Girardin, de qui la mémoire demeure à jamais illustre parmi les hommes de notre métier, Emile de Girardin, après avoir débuté dans la carrière, en 1828, par la création d'un amusant recueil dont se divertissaient encore nos enfances, à l'aube de la troisième République, le *Voleur*, placé sous l'invocation double de Voltaire et de l'abbé Trublet, fondait l'année suivante la *Mode*, qui devait être, dans son esprit, «le régulateur du monde élégant».



Chapeau et voilette,
par Gosé

On n'avait pas oublié déjà, nonobstant la Charte, les souvenirs de l'ancienne monarchie, du temps où un coup d'oeil de Louis enfantait des merveilles et où la plus élégante, la plus policée des cours, donnait le ton à l'univers, impérieusement; M. de Girardin moins qu'un autre. Aussi, éditeur avisé, songea-t-il dès l'abord à placer sa jeune

feuille sous un auguste patronage: S. A. R. Mme la duchesse de Berry daigna accepter d'être la protectrice officielle de la *Mode*; des armoiries fleurdelysées en estampillèrent la première page.



Bonnet de voyage,
par Georges Lepape.

Hélas! M. de Girardin, si clairvoyant qu'il fût, n'avait pu tout prévoir. Avant que son aimable gazette eût atteint un an d'âge, survenaient les «Trois Glorieuses»; la monarchie légitime était précipitée. Il devenait bien vain, sinon quelque peu périlleux, de se réclamer, désormais, de la bienveillance de la fille des rois. Emile de Girardin, sans hésiter, vendit la *Mode*.

Elle n'abdiqua point. Créée pour représenter, dans le domaine de la fantaisie, la règle, l'autorité, elle demeura fidèle à son principe initial: en face de l'esprit nouveau elle incarna le vieil esprit. Elle se haussa à devenir un journal politique, un journal d'opposition farouche, et, par sa crânerie, conquit le droit de vivre, de durer davantage même que le régime qu'elle combattait, avec une place enviable dans l'histoire du journalisme.

M. Lucien Vogel songeait-il à ce précédent fameux quand, à l'automne dernier, il fondait sa *Gazette du Bon Ton*? Ecartons, s'il vous plaît, les arrière-pensées politiques: à l'âge qu'a la *Gazette*, la *Mode* était descendue déjà dans l'arène des partis. Mais toutes les autres ambitions que réalisa sa devancière de 1830 sont permises, du moins, à la jeunesse de la nouvelle venue, après les heureux débuts qu'elle a faits. Je vois très bien son fondateur méditant, quelque soir à la lueur des lampes, sur telles de ces feuilles volantes que des



Croquis de Sacchetti.

beautés disparues maniaient jadis d'un doigt indifférent, et qui décoorent aujourd'hui des boudoirs raffinés, dessins de Leclerc, de Denais, de Watteau, de Gabriel de Saint-Aubin, pour la *Galerie des Modes*, croquis enluminés de Vernet ou planches arrachées au *Journal des Dames* de La Mésangère, et se disant qu'après tout rien n'empêche de refaire, pour la délectation des amateurs de l'avenir-voire de ceux d'à présent--aussi bien, sinon mieux; qu'Abel Faivre, Pierre Brissaud, Bernard Boutet de Monvel, Maurice Taquoy, Brunelleschi, vingt autres ont, tout autant que les «petits maîtres» du dix-huitième, le sens des élégances françaises, l'imagination déliée, abondante et légère, le crayon alerte et le pinceau souple; que, par ailleurs, un homme de goût qui voudrait tenter l'aventure, trouverait à sa disposition des procédés de reproduction autrement variés et fidèles, des ressources matérielles autrement complètes qu'on n'en possédait voilà un siècle, voilà seulement vingt ans. Il n'en faut pas plus à un journaliste jeune, actif, entreprenant, pour se décider. Alors, vite à l'oeuvre! Et d'abord, il serait puéril de songer à créer un «journal de modes» si l'on n'est en liaison avec ceux-là mêmes qui régissent la mode. M. Lucien Vogel eut la bonne fortune de rencontrer le plus sympathique accueil auprès des princes de cet empire aimable et frivole: je cite, d'après la *Gazette* et, selon sa formule, «par ordre alphabétique» Chéruit, Douillet, Doucet, Paquin, Poiret, Redfern et Worth.

Comme illustrateurs, il pensa à ceux qu'on a nommés plus haut, plus quelques autres, Antonio de La Gandara, Carlègle, Georges Barbier, Gosé, Ch. Martin, André E. Marty, Georges Lepape, Maggie...

Enfin, les agrégés, les docteurs ès élégances auxquels allaient être confiées les chaires de cette université du bon ton, furent non moins soigneusement choisis: on déploya un raffinement de coquetterie à mêler à des écrivains aux précieux talents les amuseurs mondains les plus dûment brevetés. Des proses futiles comme des bavardages de boudoirs ou serties d'idées savoureuses qui y chatoient pareilles à des fils d'or fin dans une trame de soie pure, sont signées tour à tour Marcel Boulenger et Gabriel Mourey, André de Pouquières et Jean-Louis Vaudoyer. M. Henri de Régnier a donné à la *Gazette* un conte exquis, et ce sage et souriant Henri Bidou, le successeur, au grave rez-de-chaussée des Débats, du poète des *Médailles d'argile*, n'a pas dédaigné de préfacer, de présenter au public la jeune revue, d'en révéler les ambitions et d'en exposer la doctrine.

«On voudrait, écrivait-il, recueillir dans ces pages cette grâce du temps présent éparse au Bois, à la comédie, aux courses, aux thés, à un dîner, à une fête, et la prenant toute vive à l'esprit même de ceux qui la créent, en conserver ici la fraîcheur.»

Aimable programme, et digne qu'on y applaudisse. Mais comment le réaliser? D'une part, en recueillant «les idées de toilettes inventées par des artistes», en leur demandant des «inventions de parures»; de l'autre, en les chargeant de reproduire, en des planches soigneusement exécutées, «les toilettes inventées au contraire par les couturiers et réalisées par eux», en d'autres termes en leur confiant le soin de faire «les portraits de ces toilettes». Pour dire vrai, je n'ai dans la première formule qu'une demi-confiance. Si certains chapeaux imaginés--sans grand effort apparent--par Paul Méras, J. Gosé, Louis Strimpl, Georges Lepape sont amusants, les quelques toilettes sorties toutes parées du cerveau de dessinateurs même en vogue, sans la collaboration de l'homme de métier, je veux dire du couturier, m'apparaissent très inférieures en harmonie aux autres, conçues par les couturiers seuls. Les artistes du pinceau et du crayon me semblent manifester pour les réalités un trop superbe dédain; le procédé d'exécution leur doit paraître assez contingent,--quand tout, au contraire, dépend de lui. D'abord ils rêvent, puis griffonnent. Le *Gilles*, «grand manteau pour l'hiver», de M. Georges Lepape, de qui le talent est ici hors de conteste, n'est qu'une pittoresque fantaisie, et quant aux projets de M. Bakst, rien de plus laborieux, de plus saugrenu, de plus barbare, de moins français surtout. On brûle de lui crier, transposant Molière: «Watteau, avec deux traits, en dirait plus que vous.»



La silhouette nouvelle, croquis de Sacchetti.



**Projets de chapeaux par J. Gosé et P. Méras
par Louis Strimpl.**



Projets de chapeaux



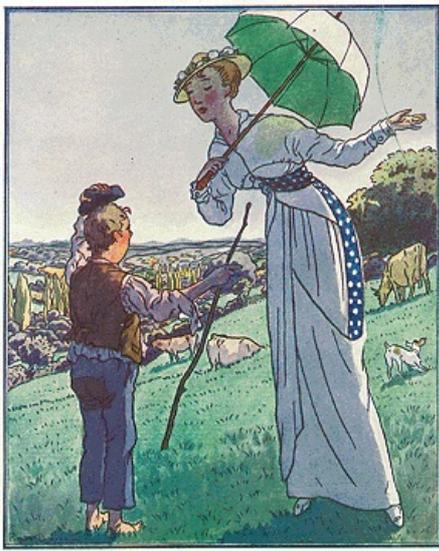
LES TROIS ROBES NEUVES *Dessin de Georges Lepage*



UN PEU D'OMBRE, ENFIN!
Robe d'après-midi de Doeuillet
Dessin d'André-E. Marly



L'OISEAU DE PARADIS
Robe de jardin
Dessin de Louis Strimpl



JE SUIS PERDUE
Robe d'été de Chéruit
Dessin de Pierre Brissaud



LE JEU DES GRACES
Robe d'après-midi de Paquin
Dessin de Georges Barbier

M. Bakst et ses émules en ce genre oublient que dessiner, ce n'est pas seulement arrêter d'un trait une forme, c'est modeler, c'est draper, sans cesse.



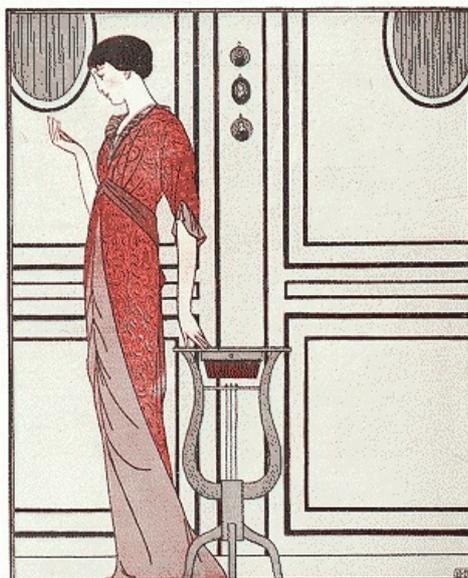
Coiffure de théâtre,
par Paul Méras.

En ce moment, il me ressouvient de ces prodigieux cours de costume que professait naguère, une ou deux fois l'an, à l'École des Beaux-Arts, M. Heuzey. Avec quel art souverain, chiffonnant un tissu vulgaire, le maître dressait sur l'estrade Eos se dévoilant, une figurine tanagréenne ou une comédienne de Pompéi! Il pétrissait l'étoffe comme un grand sculpteur la glaise. Or c'est ainsi que je me représente l'art du couturier artiste; ainsi que je le vois, parant de velours ou de taffetas, de gaze ou de drap, suivant le caractère même de la forme féminine qu'il a devant lui, l'élégante qui se confie à son expérience, à son tact. Quel peintre, quel dessinateur, à moins d'une miraculeuse prédestination, aurait ce don?

Combien je préfère les spirituels croquis de M. Sacchetti synthétisant, juste à la limite de la caricature, la *Silhouette nouvelle*, cette cocasserie, non dénuée de charme, de la femme de cette saison et des dernières, cette démarche gênée, ces gestes hésitants qu'entrave et retient la peur de rompre fâcheusement un équilibre bien instable,--ou encore les interprétations que donnent, de toilettes créées par les couturiers amis de la *Gazette du Bon Ton*, les collaborateurs attirés de la sémillante revue.

Leur ingéniosité s'y révèle jusque dans le choix des titres, leur sens esthétique affiné, par la joliesse, l'harmonie, la grâce des compositions où ils présentent les éphémères chefs-d'oeuvre auxquels ils ont assumé d'assurer la survie. Car c'est en cela que la *Gazette* d'aujourd'hui l'emporte sur ses devancières, et que ses gravures de modes diffèrent de celles dont se contentait jusqu'ici l'âme ingénue et modérément assoiffée de beauté des tailleuses et des lingères, et dont nous ne prononcions le nom qu'avec dédain: être «mis comme une gravure de mode», quelle infélicité!

Ces gravures-ci s'intitulent *Un peu d'ombre, enfin!... le Jeu des Grâces, Je suis perdue, l'Oiseau de Paradis, la Miniature ancienne, Sur la terrasse, Ah! mon beau château, la*



LA MINIATURE ANCIENNE
Robe de dîner de Redfern

elles ont «des sujets», tout comme des tableaux. Et il en est de purement exquises,--*la Coquette surprise* de Worth et André Marty, entre autres. On jugera, par les quelques reproductions que nous en donnons, de l'esprit qui les anime.

Je vois très bien des pages comme *les Trois robes neuves*, reproduites ici, où M. Georges Lepape a évoqué, avec un narquois humour, la stupéfaction d'une famille bourgeoise et un tantinet arriérée, devant les fantaisies d'aujourd'hui, comme le *Mariage au château*, parfait spécimen de l'art sobre et aristocratique de M. Pierre Brissaud, ou comme la *Femme au paravent*, «manteau de cour» par Abel Faivre, pieusement recueillies par un «curieux» de l'avenir, et, savamment encadrées, souriant aux murs de quelque petit salon intime...



SUR LA TERRASSE
Robes d'après-midi de Worth
Dessin de James Gosé

mélancolique saveur de choses désuètes, passées,--tant sont fugaces les caprices de l'éternel féminin! Et déjà, l'on a le recul suffisant pour juger du style des couturiers en vogue, comparer la manière théâtrale, affectée, tarabiscotée de celui-ci, au genre simple, clair, logique, de pure tradition française, enfin, de cet autre.

Aussi bien, la *Gazette* prétend-elle ne point borner l'exercice du magistère qu'elle ambitionne au seul royaume du chiffon. Si elle promène son coup d'oeil souverain sur l'une après l'autre des provinces de ce capricieux empire, si tels des exégètes expérimentés que j'ai nommés commentent tour à tour, avec le sérieux qui sied, le dogme de l'ombrelle et celui du bonnet de nuit, discutent l'évangile relatif aux pendants d'oreilles et celui qui a trait à la cravate, si un esprit hardi, même, s'aventure jusqu'à consacrer un chapitre aux «alentours, pourtours et dessous»--honni soit qui mal y pense--d'autres suivent la fantasque mode au théâtre, aux premières tapageuses, aux grandes ventes, qui sont bien aussi de leur ressort. Et leurs consultations, leurs arrêts, leurs monitoires, au nom du Bon Ton, sont imprimés, chaque mois, dans la plus classique et la plus seyante typographie qui soit: car M. Lucien Vogel travaille bien plus, peut-être, pour les bibliophiles que pour les snobs. Et c'est cela qui recommande à l'attention sa si jolie revue, c'est pour cela que *L'Illustration*, toujours à l'affût des choses actuelles, neuves surtout, sympathique aux efforts vers la perfection dans un domaine qui l'intéresse entre tous, puisqu'elle y a sa bonne place, devait à ses traditions d'applaudir à ces captivantes images, à ce texte élégant, à tant de «bel ouvrage».

GUSTAVE BABIN.

L'art, le soin avec lesquels sont exécutées ces images leur confèrent tous les titres à cet enviable honneur.

Si, pour l'interprétation des dessins, on a renoncé à la gravure sur bois, on demeure fidèle, à la *Gazette*, quant au coloriage des planches hors texte, qui abondent dans chaque numéro, au patron ou pochoir. Manié par des artisans experts, il produit des fac-similés étonnants de perfection, et apparente un peu plus, s'il se peut, aux oeuvres du dix-huitième, ces productions de contemporains. Et si les harmonies en sont parfois un peu vives, c'est un défaut léger que se chargera bien de corriger le temps; quelques déjeuners de soleil remettront tout au point.

Encore que cette aimable revue n'ait pas atteint le terme de sa première année, les premières toilettes qu'elle fixe ont déjà je ne sais quelle



LES BÉQUILLES

Ce sont les deux ancêtres du village... Longtemps, très longtemps, ils ont vécu côte à côte, participant tous deux à la vie de la petite commune, qui s'est déroulée, devant ces humbles témoins, avec ses joies et ses deuils. Et le temps, à mesure que les années s'écoulaient, les a pareillement affaiblis. Courbée par l'âge, la bonne vieille ne marche plus aujourd'hui qu'avec l'aide d'une canne et d'un bâton rustiques. L'église, elle aussi, a ses béquilles, ses pauvres béquilles qui la soutiennent et lui permettent encore de dresser vers le ciel, au-dessus de la campagne, son clocher dont la croix s'incline. Elle apparaît comme la vénérable aïeule dont l'existence est liée à celle du village, sans laquelle il ne serait qu'une réunion de maisons privée d'âme: elle dit la longue communion des hommes sur un même coin de terre française. La laissera-t-on achever, sans s'occuper d'elle, sa mélancolique destinée? En faveur de l'église rurale, de la petite église qui ne se prévaut ni de merveilles d'architecture, ni de souvenirs historiques, des voix généreuses, éloquentes, se sont fait entendre. «Ce ne sont pas seulement les belles églises que nous voulons sauver, a dit récemment à la Chambre des députés M. Maurice Barrés, ce sont encore les autres, celles qui n'ont pas de beauté.» Une loi tentera désormais de les protéger. Et bientôt, espère-t-on, dans toute la France, les églises les plus modestes, rajeunies, n'auront plus besoin de béquilles.



LES PETITS CAVALIERS DU BOIS

Récemment, nous montrions, restitué par un vivant dessin, l'un des tableaux familiers qui s'offrent quotidiennement le matin, au Bois: le salut du cavalier aux promeneuses des «Acacias», arrêtées au bord du sentier, le temps d'échanger, avec le parfait gentleman qui, du haut de sa monture, s'incline, de légers propos.

Voici d'autres visions coutumières, surprises, au hasard des rencontres, par le photographe en quête de gracieux instantanés: elles évoquent, non point l'heure élégante, à laquelle il est de bon ton d'apparaître, dans les allées consacrées par la Mode, mais l'heure familiale, qui est celle du bon sport et du salutaire exercice, l'heure des enfants. Ils viennent au Bois à cheval, comme de grandes personnes, sous la conduite de leur père, qui croit aux bienfaits de l'équitation, et leur en inculque les principes. Et c'est, pour eux, un plaisir qu'ils préfèrent sans doute à tous les jeux de leur âge, d'apprendre à manier le docile animal, approprié à leur petite taille, qui leur est confié, et de trotter librement, le nez au vent, dans la fraîcheur matinale. Garçons et fillettes--celles-ci montant en amazone ou enfourchant leur poney--ont déjà, en selle, jolie et souple allure: quelle meilleure école pour leur apprendre le sang-froid, l'adresse, et développer harmonieusement leurs jeunes forces?



Le lycée de jeunes filles de Gorna-Oréhovitza en ruines.



Le gymnase de Tirnovo, où étaient soignés de nombreux blessés.

UN TREMBLEMENT DE TERRE DANS LES BALKANS

De brèves dépêches, qui ont passé un peu inaperçues, ont annoncé, voici trois semaines, qu'un tremblement de terre s'était produit en Bulgarie, et avait eu une légère répercussion jusqu'à Bucarest, à Salonique et à Temesvar, en Hongrie.

Ces informations n'avaient pu laisser prévoir l'étendue de la catastrophe, qui, à ce moment critique de l'histoire bulgare, a été considérée par les populations superstitieuses comme un fléau de Dieu: on imagine l'impression qu'a dû faire parmi elles l'écroulement de la vénérable église Sainte-Bogoroditza, où fut couronné, en 1908, le roi Ferdinand: il n'en reste aujourd'hui que des ruines lamentables.

A Sofia, le tremblement de terre, faiblement senti, ne causa, par les rues, qu'une assez vive panique, rapidement calmée. C'est à Tirnovo, la vieille capitale bulgare, et dans ses environs, qu'il a exercé ses plus grands ravages.



Ce qui reste de l'église Sainte-Bogoroditza, à Tirnovo.--Phot. Tolnai Vilaglapja.

Nos photographies--qui furent prises à grand'peine et, nous dit-on, malgré la défense des autorités peu désireuses de voir se répandre de trop impressionnantes images--attestent, mieux qu'aucun récit, l'importance de la catastrophe. A Tirnovo, outre l'église Saint-Bogoroditza, le gymnase, qu'une première secousse avait endommagé fortement, comme le montre un de nos clichés, fut anéanti par une seconde: des blessés de la guerre, pour la plupart officiers, qui y étaient soignés, périrent, ensevelis sous les décombres.

La ville voisine de Gorna-Oréhovitza a été également très éprouvée. A lui seul, l'effondrement du lycée de jeunes filles a fait près de soixante victimes, dont dix-huit furent tuées sur le coup. Et c'est un sentiment de profonde pitié que provoque le spectacle de ces petites mortes couchées en leurs cercueils fleuris, auprès desquels les parents agenouillés viennent une dernière fois pleurer.



UN DEUIL NATIONAL EN BULGARIE. --Après l'effondrement du lycée de jeunes filles, à Gorna-Oréhovitza: les cercueils fleuris des victimes.



Un iceberg de 280 mètres de long sur 160 mètres de large et 70 mètres de hauteur apparente, rencontré, sur la route du Havre à Québec, par le steamer français *Caroline*.

DEVANT UN ICEBERG

A ceux qui n'ont jamais navigué dans la région des icebergs, notre photographie donnera une idée de l'impression que peut causer aux voyageurs la rencontre d'une de ces énormes glaces flottantes contre lesquelles se brisent les plus puissants paquebots. Cette fois l'iceberg est attendu, avec plus de curiosité que d'angoisse; signalé depuis quarante-huit heures par la télégraphie sans fil, il apparaît au crépuscule, formant sur l'Océan grisâtre une montagne lumineuse qui glisse majestueusement sous les yeux de passagers avides de contempler en toute sécurité le géant qui aurait pu causer leur perte.

Notre photographie a été prise le 27 mai dernier, dans les eaux où périt le *Titanic*, à bord du steamer *Caroline*, de la Compagnie Générale Transatlantique, qui se rendait du Havre à Québec. Deux jours auparavant, le steamer anglais *Royal-Edward*, faisant route inverse, annonçait six icebergs dont les positions furent bientôt confirmées par deux autres navires; aux heures prévues par les calculs du commandant, le *Caroline* apercevait les glaçons gigantesques dont il lui avait été facile d'éviter l'approche. L'iceberg

que nous représentons mesurait environ 280 mètres de longueur sur 160 mètres de largeur et 70 mètres de hauteur. Si l'on songe que le volume de la partie submergée représente sept ou huit fois le volume de la partie flottante, on comprend le danger du moindre choc contre une pareille masse.

Naguère encore, ce danger était constant durant la nuit et pendant les nombreuses journées de brume qui attristent la région de Terre-Neuve; aujourd'hui, les renseignements échangés entre les paquebots par la télégraphie sans fil apportent aux navigateurs un élément de sécurité considérable.

Ces renseignements s'échangent bénévolement, en vertu d'un sentiment de solidarité spontané, mais sans méthode. Aussi, un groupe d'armateurs anglais a-t-il cru devoir prendre une initiative qu'on ne saurait trop louer. Il a affrété le bateau qu'utilisa naguère le docteur Bruce pour son expédition antarctique, la *Scotia*. Ce navire croise sur les bords de la banquise, au nord des routes de navigation, afin d'observer la marche des icebergs dont il signale la position probable, par télégraphie sans fil, aux paquebots dont les propriétaires contribuent aux frais de la croisière. Les renseignements recueillis sont, en outre, portés sur les cartes spéciales publiées chaque semaine par l'Office météorologique de Londres.



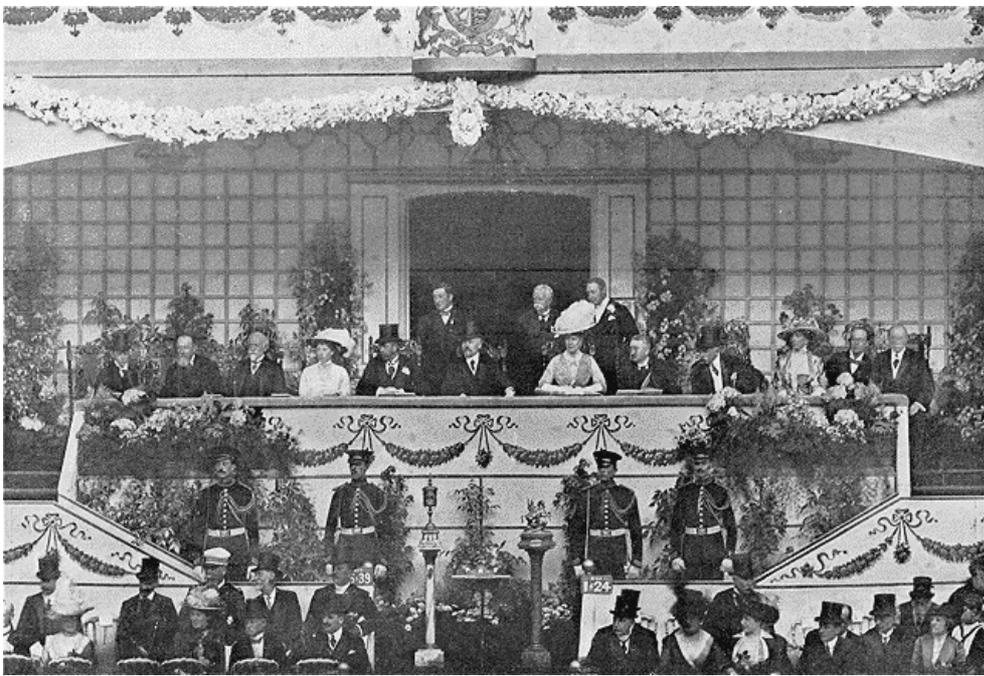
Le rapide de Mostar à Sarajevo dans la rivière de Narenta. La locomotive est dans le lit du fleuve, presque complètement submergée; elle a entraîné le wagon (brisé dans la chute) du personnel de service et les deux premiers wagons de voyageurs arrêtés au bord du courant torrentueux, après avoir plusieurs fois culbuté sur eux-mêmes,
Phot. Nedelkovitch.

UN TRAIN DANS UNE RIVIÈRE

C'est de la montagnaise Herzégovine que nous vient l'impressionnant cliché reproduit ici,--l'un des plus curieux sans doute qui ait jamais été pris d'une catastrophe de chemin de fer.

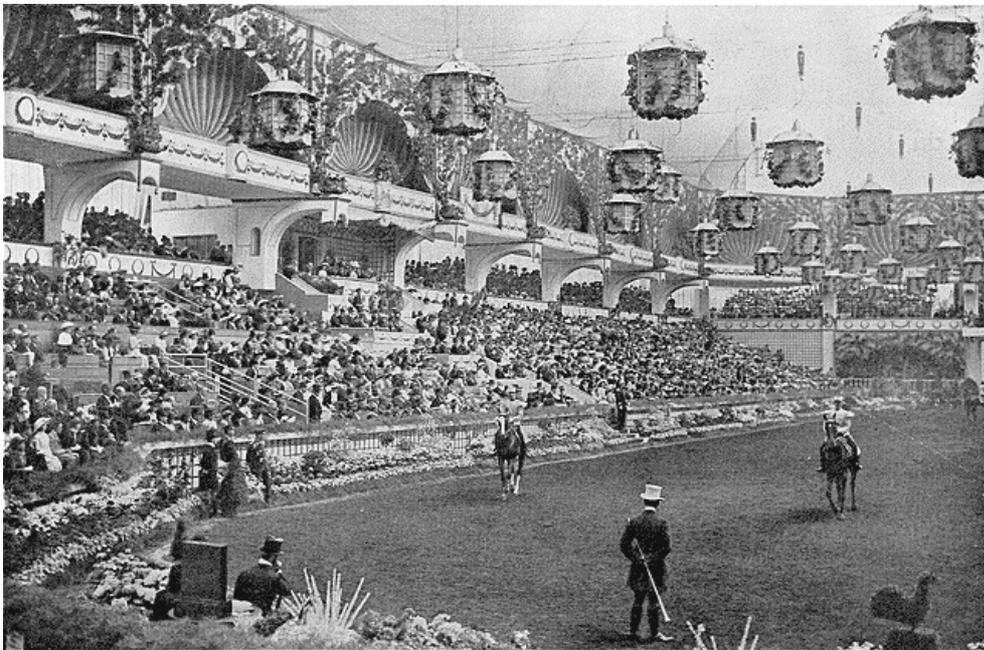
L'accident s'est produit le 22 juin dernier, en pleine nuit, sur la ligne allant de Mostar à Sarajevo: un bloc détaché de la paroi rocheuse qui la longe, dans une de ses parties les plus pittoresques, fit dérailler le rapide, dont la locomotive vint se jeter dans la rivière Narenta, où elle s'enfonça, à une profondeur de 15 mètres. Deux voitures du convoi s'arrêtaient sur la berge, tandis qu'une troisième, ses attaches avec les précédentes rompues, demeurait suspendue, comme en équilibre, au bord de la voie.

Le chiffre des victimes s'est élevé à deux morts et à une douzaine de blessés.



Prince de Galles. M. P. Cambon. Princesse Mary. Le roi. M. Poincaré. La reine. M. Pichon
Duchesse de Connaught.

La tribune d'honneur.



**Arrivée dans l'arène des officiers du cours d'instruction
de l'École de Saumur.--Phot. Chusseau-Flaviens.**

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A LONDRES.--Au concours hippique de l'Olympia.

LE PRÉSIDENT A LONDRES

La chaleureuse sympathie que le peuple britannique avait témoignée à M. Raymond Poincaré dès son arrivée sur le sol anglais ne s'est point démentie fin seul instant, jusqu'à l'heure où le président de la République s'est rembarqué, à Douvres, pour regagner la France à bord du paquebot *Pas-de-Calais*, auquel les cuirassés *Gloire*, *Condé* et *Marseillaise* faisaient escorte.

Au sortir du banquet du Guildhall, où nous l'avions laissé dans notre compte rendu de la semaine dernière, M. Raymond Poincaré rentrait à York House, qu'il habitait, et recevait tour à tour les délégations des municipalités de Londres et du comté, les sociétés franco-anglaises. Le soir, il offrait au roi George, à l'ambassade de France, un dîner officiel, auquel assistaient le prince de Galles, le duc de Connaught, les membres du corps diplomatique,--en tout, quatre-vingt-un invités en habit noir, sans un uniforme...

La matinée du lendemain--la dernière journée officielle de ce voyage--fut consacrée à un pieux pèlerinage à Windsor, où M. Raymond Poincaré allait porter des fleurs sur les tombeaux du roi Édouard VII et de la reine Victoria. A midi, il était de retour à Londres. Il devait y être, à déjeuner, l'hôte de la

colonie française. Dans cette réunion intime, familiale, où l'on se retrouvait entre compatriotes, on a, en toute sincérité, rendu hommage à la courtoise hospitalité du peuple britannique, reconnu l'enthousiasme sincère qu'il témoignait au représentant de la France et où le président de la Société française de bienfaisance, M. Lebègue, a voulu voir le gage d'une «ère nouvelle de repos et de prospérité»,--voeu de travailleurs dont l'oeuvre ne saurait être féconde que dans la paix.

Un peu plus tard, le président assistait, à l'Olympia, en compagnie du roi, de la reine, et du prince de Galles, à une séance du concours hippique et pouvait applaudir au triomphe de quelques officiers français qui comptent parmi les meilleurs cavaliers de l'armée, et notamment aux élégantes évolutions des écuyers de Saumur merveilleusement fringants sous leurs sobres uniformes noir et or.

Le soir, troisième dîner de gala: au Foreign Office, où M. Poincaré était l'hôte du ministre des Affaires étrangères, sir Edward Grey, qui avait, à cette occasion, sorti de ses écrins un service fameux en or massif, d'une valeur d'un million un quart.



La dernière poignée de main présidentielle sur le sol britannique: le maire de Douvres salue M. Poincaré revenant de Londres.

Phot. Chusseau-Flaviens.

Un bal à la cour clôtura ces fêtes. Quoique l'heure fût tardive, une foule immense était venue saluer le président au passage, comme il se rendait du Foreign Office au palais de Buckingham.

Le président ne prit pas part aux danses. Assis sous un dais, où trois fauteuils avaient été disposés, pour le roi, pour la reine et pour lui, il vit les souverains ouvrir le bal et danser le premier quadrille composé de vingt-deux couples.

En se retirant, un peu après minuit, le président de la République prenait officiellement congé de ses hôtes royaux. Mais le roi, par une attention infiniment délicate, tenait, le lendemain matin, à aller, avec le prince de Galles, le saluer à la gare de Victoria, où il s'embarquait à 10 heures. De joyeux hourras fêtèrent et le souverain et son hôte prêt à le quitter.

Cette dernière ovation, ajoutée à tant d'autres, était bien faite pour laisser à M. Raymond Poincaré un émouvant souvenir. Les adieux du roi, du prince et du président furent plus cordiaux encore, de façon évidente, que ne l'avaient été les souhaits de bienvenue, les poignées de main plus affectueuses, plus longues même qu'à l'arrivée. Il est certain que le président a conquis dans les coeurs anglais les plus durables sympathies, non seulement à la cour, et dans les milieux gouvernementaux où l'on a pu apprécier ses éminentes qualités, mais

parmi ceux qui l'ont vu dans les diverses cérémonies officielles, qui l'ont entendu exprimer, au nom de la France, notre sentiment national et qui ont été profondément impressionnés par son éloquence sobre, élégante et substantielle. Quand, au Guildhall, où il prenait plus directement contact avec la grande cité, représentée par son élite, sa voix claire monta vers les voûtes de chêne, égayées des étendards des antiques corporations, ce fut, parmi la foule un émerveillement. Même les auditeurs auxquels notre langue demeurait mystérieuse semblaient subir le charme de cette parole nette, de cette impeccable diction.

Retrouvant, à Calais, la terre de France, le président de la République exprimait en ces ternies l'impression que lui laissait ce mémorable voyage:

«Où sont les rivalités et les luttes d'autrefois? Les deux peuples dont les dissentiments ont si longtemps influé sur notre destinée sont maintenant unis dans une même pensée de concorde et de paix. L'accueil qui vient d'être fait par la ville de Londres au représentant de la France est une nouvelle manifestation de leur amitié; et puisque c'est à Calais que j'ai, pour la première fois, l'occasion de prendre la parole à mon retour, vous me permettrez d'envoyer d'ici à la noble nation britannique, avec l'expression profondément émue de ma gratitude, le salut cordial de la République française.»



M. Pognon (Havas). M. S. Pichon. M. Poincaré. M. Pierron, dr de la Cie du Nord.

**La traversée du détroit à bord du vapeur
Pas-de-Calais, escorté par des bâtiments de guerre.**



**A Calais: le salut des fillettes des écoles communales en
costume local.--phot. Chusseau-Flaviens.**

CE QU'IL FAUT VOIR

LE PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER

Une dame étrangère m'écrit:

«Paris, où je n'étais pas venue depuis plusieurs années, m'amuse, m'effare et ne me satisfait pas pleinement. Peut-être cela vient-il de ce que j'y suis mal guidée, et par des gens de trop d'esprit--ou d'esprit léger--qui s'imaginent que nous ne venons chercher chez vous, nous autres, que du plaisir, ou des sujets d'ahurissement?

» C'est ainsi que je me suis laissé mener, depuis huit jours, à travers des music-halls dont les programmes ne m'ont pas paru tous prodigieusement originaux... J'ai eu, toute une soirée, les oreilles cassées par le vacarme instrumental d'une fête foraine à côté de laquelle s'ouvrait un établissement de plaisir qui nous est très recommandé par les guides; et là ce ne sont pas seulement mes yeux et mes oreilles qui ont souffert de trop de lumières et de trop de bruit: je me suis demandé, à la vue de ces exercices et de ces jeux dont chacun semble un défi aux règles de la joie normale et de la raison, si je devenais folle ou si j'étais entrée dans une maison de fous?

» Le lendemain, c'était sur la rive gauche qu'on me conduisait: dans une autre *cit*é de plaisir; cité magique, et dont l'enseigne--anglaise comme celle de la veille--nous annonçait les divertissements les plus parisiens; et je vis là quelque chose d'inouï: le tango dansé--et délicieusement, je le reconnais--par des femmes du monde! Elles ont, dans la «cité magique», leur coin à elles, c'est entendu; et elles ont aussi leurs danseurs à elles, vous n'en doutez pas. N'importe. Elles sont là. Et elles nous donnent, le plus simplement du monde, le spectacle de leurs audaces. Elles ont l'air de nous dire, en passant: «Vous voulez savoir, mesdames et messieurs, ce que c'est que Paris? Eh bien, regardez... c'est ça.» Je suis sortie de là très troublée. Je l'étais encore bien davantage, vingt-quatre heures après. Un ami à qui je demandais de me montrer une Exposition d'art me dit: «J'ai votre affaire.» Cet ami est un terrible pince-sans-rire. Il m'a menée voir, rue La Boétie, les dernières productions du génie futuriste italien, dont vous nous parliez, il y a huit jours. Je n'en suis pas encore remise. Et je me pose une question qui m'attriste. Je me demande: «Est-ce qu'ils ne sont pas en train de devenir un peu fous, à Paris?»

Non, madame; ils ne deviennent pas fous le moins du monde; mais vous avez très bien compris la raison des petites déceptions dont vous souffrez: on vous guide mal. On ne vous montre de Paris qu'une façade étincelante ou des aspects comiques, sous lesquels, il y a un autre Paris que les étrangers, que les provinciaux même, nos compatriotes, ne connaissent guère.

Ce Paris-là aussi est à voir; et vous avez raison: nous devrions nous appliquer davantage à y promener les étrangers qui nous font visite. Car il est incapable, ce Paris-là, de se montrer lui-même. Il est discret, un peu sauvage; il fuit le tapage, et il a horreur de la publicité. Il a pourtant, comme l'autre, son programme de plaisirs quotidiens. Plaisirs de jour; plaisirs du soir, mais si paisibles, et entourés d'un mystère si charmant!

Connaissez-vous, madame l'étrangère, les concerts de nos jardins publics? Avez-vous vu se grouper sous la verdure des arbres, autour de nos gentils orchestres militaires, ces auditoires recueillis de petites bourgeoises, de vieux retraités, de nourrices, de petits télégraphistes et de petits pâtisseries? Ah! ceux-là n'entendent rien à la musique «d'avant garde»; mais regardez leurs figures, cependant que défilent, sous le bâton du chef, les opéras familiers, les «airs connus» sur chacun desquels le petit télégraphiste lui-même met un nom: Gounod, Félicien David, Auber, Massenet... Regardez: à cette époque-ci de l'année, quand l'air est doux, quand les arbres sont chargés de feuilles et les jardins pleins d'enfants, ces «musiques de squares» entre quatre et six heures,--ces concerts où la foule élégante ne va pas, c'est un des plus jolis aspects de Paris.

Et le théâtre des Tuileries, le connaissez-vous, madame l'étrangère? Ce théâtre où l'on joue, le soir, *Carmen* et le *Domino noir* en plein vent, devant un parterre de petites chaises, où les places les plus chères coûtent vingt-deux sous, et sur lequel de menues lampes électriques accrochées aux branches des arbres répandent une si jolie clarté lunaire? Là non plus le «monde» ne va pas. Mais le

«monde» ignore le chemin du théâtre des Tuileries; il y a dans Paris, des deux côtés de l'eau, une clientèle d'habitues qui le connaît bien, et qui souhaite même qu'on n'en parle pas trop! Amener la foule autour d'elle, ce serait gâter tout son plaisir.

Tout de même qui voudra être le Joanne ou le Boedeker de ce Paris inconnu? révéler aux étrangers ce que peut donner de joie--j'entends d'intelligente et honnête joie!--à un touriste fatigué une soirée d'été passée, avec ou sans musique, dans les sentiers du parc Montsouris, sur les hauteurs des Buttes» Chaumont, et en combien d'autres coins, délicieux et ignorés, de cette prodigieuse ville! Vraiment, il y a là un livre à faire; un livre charmant sur le «Paris qu'on ne voit pas»; sur ses paysages, ses aspects pittoresques et moraux, les braves gens qu'on y rencontre et les jolies choses à y découvrir. Madame l'étrangère, connaissez-vous une Exposition de peinture qu'on appelle la *Rosace*? Non, évidemment. Permettez-moi de vous en indiquer le chemin.

Il faudra prendre le Nord-Sud, et s'arrêter à la station *Falguière*. La rue de Vaugirard est en face de vous. Avancez, je vous prie, jusqu'au numéro 121. Le couloir d'entrée, tout étroit, est serré entre un débit de vins et une boucherie. Ce couloir mène à une courette d'aspect pauvre, sur laquelle s'ouvre une petite porte où on lit: *Entrée, 50 centimes*. Au delà de la porte, une échelle-escalier conduit le visiteur à deux étroites pièces d'entresol où l'on trouve--entourant un harmonium, une bannière et quelques tabourets--une soixantaine de tableaux, de dessins et de gravures accrochés aux murailles. C'est ici le siège d'une pauvre petite confrérie, les Franciscains de la Rosace, dont les membres se sont consacrés à l'art religieux. Eh bien, la foule ignore absolument ces oeuvres, dont quelques-unes sont belles. La critique les a généralement dédaignées; et combien, parmi les amateurs les plus avertis, savent qu'il existe à Vaugirard, en ce moment, un Salon d'art religieux,--qui est à voir?

Je cite cet exemple-là, parmi beaucoup d'autres, parce qu'il est d'aujourd'hui, et afin de vous délivrer de tout remords, madame l'étrangère.

Comment les étrangers ne seraient-ils pas excusables d'ignorer Paris, quand la plupart d'entre nous le connaissent si mal?

*
**

Jadis, le Grand Prix était le dernier événement sportif et mondain de la saison. Il en marquait la limite exacte, le terme absolu. Après lui, toutes les licences étaient permises: qui se fût encore avisé, le Grand Prix couru, de venir chercher à Paris les règles du bon ton? Les législateurs et les sujets de la Mode se dispersaient, laissant dans leur empire se glisser, pour un temps, d'affreuses libertés. Et, sur le calendrier de l'Élégance, il fallait pousser jusqu'à la première quinzaine d'août pour trouver, enfin, les réunions de Deauville, impatientement attendues après ce long interrègne: il est aujourd'hui supprimé, pour le plus grand profit de Paris et de ceux qui le visitent.

Tout d'abord, le Grand Prix, qui se disputait vers la mi-juin, a été reculé au dernier dimanche du mois: et la «saison» s'est trouvée prolongée d'autant. Puis, après le Grand Prix, on a créé d'autres grands prix. Ainsi Juillet, autrefois délaissé, abandonné des grâces et de la fortune, amène désormais, chaque année, le retour de brillantes épreuves, largement dotées, d'une grande importance au point de vue hippique, et auxquelles les chefs-d'oeuvre de goût et de luxe réunis, suivant la coutume, dans les pesages, apportent un attrait toujours nouveau.--depuis le Prix du Président, d'une valeur de 100.000 francs, qui doit se courir dimanche sur le délicieux hippodrome de la Société sportive, à Maisons-Laffitte, jusqu'au prix Eugène Adam (80.000 francs) et à l'Omnium de Deux Ans (50.000 francs), réservés au dernier dimanche de juillet. Auteuil, Saint-Ouen, Saint-Cloud, Chantilly, le Tremblay, connaîtront également des après-midi dorés. Et c'est, au total--les chiffres méritent d'être cités--une somme de 955.700 francs, près d'un million, que distribueront, dans ce seul mois, aux heureux vainqueurs, les Sociétés de courses parisiennes.

Il faudra voir, cette semaine et dans les semaines qui vont suivre, comment se gagnera cette fortune.

UN PARISIEN.

AGENDA (5-12 juillet 1913)

EXAMENS ET CONCOURS.--Un concours s'ouvrira le 7 juillet à l'École nationale d'agriculture de Grignon, pour la nomination d'un répétiteur de la chaire de technologie de cette école.--Un concours pour l'attribution de bourses

entretenu par l'État dans les écoles pratiques de commerce et d'industrie aura lieu le 7 juillet, au chef-lieu de chacun des départements où existent des écoles de cette catégorie.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE.--Suite: le 7 juillet, violon; le 8, piano (hommes); le 9, opéra; le 12, distribution des prix.

EXPOSITIONS ARTISTIQUES.--Galerie Lévesque (109, faubourg Saint-Honoré): oeuvres de Thomas Couture (peintures, aquarelles, dessins).--Exposition de l'art du jardin en France: au pavillon de Marsan (Louvre), exposition rétrospective (peintures, dessins, gravures, tapisseries); à la Bibliothèque Le Peletier de Saint-Fargeau (29, rue de Sévigné), promenades et jardins de Paris (conférences le vendredi à 4 heures); à Bagatelle, jusqu'au 15 juillet, l'Art du jardin.--Galerie Manzi-Joyant (15, rue de la Ville-l'Évêque), oeuvres d'artistes modernes.

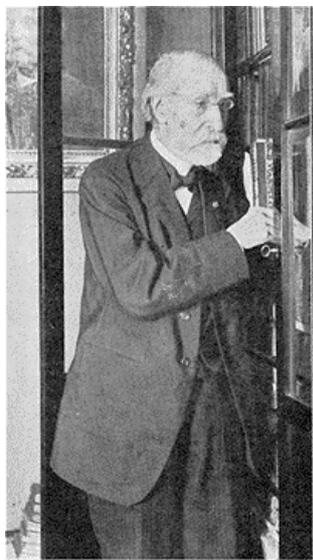
A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.--Le 5 juillet, à 2 h. 1/2 à la Sorbonne, la Société des Gens de lettres fêtera le 75^e anniversaire de sa fondation; le soir, au Grand-Hôtel, banquet suivi de concert.

SPORTS.--*Courses de chevaux*: le 6 juillet, Maisons-Laffitte; le 7, Rouen, Amiens; le 8, Rambouillet; le 9, le Tremblay; le 10, Compiègne; le 11, Maisons-Laffitte; le 12, Saint-Ouen.--*Cyclisme*: au vélodrome municipal, à Vincennes, le 6 juillet: finales du grand prix cycliste de la Ville de Paris; course de 50 kilomètres derrière tandems.--*Automobile*: les 12 et 13 juillet, grands prix de l'A. C. F. motocyclettes et cyclecars, circuit de Picardie.--*Aviron*: dans le bassin de l'île des Cygnes, les 13, 14 et 15 juillet, grand prix de Paris des joutes lyonnaises.

UNE CHASSE AU FAUCON.--Le 6 juillet, à Port-Aviation, à Juvisy, aura lieu un essai de résurrection de la chasse au faucon.

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

LES NOCES DE DIAMANT DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES



Un homme de lettres de 99 ans, dans le plein épanouissement de sa puissante vitalité ses noces de diamant.
M. Fertiault.

Samedi, alors que ce numéro aura déjà paru, la Société des Gens de lettres, en une série de solennités, célébrera le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, autour du président de la République, de ses deux prédécesseurs, des présidents des Chambres et du président de la Société des Gens de lettres, M. Georges Lecomte, seront réunis, en une séance solennelle, les représentants de tous les corps constitués de l'État, le corps diplomatique, l'Institut de France, toutes les compagnies et sociétés littéraires. Et de grandes voix, au cours de cette cérémonie, diront l'histoire de ce groupement exceptionnel qui, fondé en 1838 par Louis Desnoyer, Alexandre Dumas, Nisard, François Arago, Victor Hugo, Honoré de Balzac et Lamennais, sous la présidence de Villemain, fête aujourd'hui

Et l'on verra, parmi les gens de lettres réunis à la Sorbonne, un très vieil et très digne écrivain qui sera, l'an prochain, centenaire. M. François Fertiault, le doyen de la Société, poète, romancier, linguiste, bibliophile, est né à Verdun en 1814. Il a rimé ses premiers sonnets de collège sous Charles X. Il était déjà un homme d'expérience lors de la Révolution de 1848, et ses cheveux commençaient de blanchir en 1870. Il a écrit des romans, dont les titres jolis évoquent la littérature d'une autre époque: *le Berger du Béage*, *le Garçon à Sylvain*. On lui doit aussi des contes, des rimes bourguignonnes, des satires sur le dix-neuvième siècle et un certain nombre de traductions et d'ouvrages de bibliophilie. Et l'on dit que M. François Fertiault se propose de nous faire la surprise d'un livre à l'occasion de son centenaire, d'un livre qui ne sera peut-être pas encore son dernier livre.

Certainement, lorsqu'il commença d'écrire ses *Mystères de Paris*, Eugène Sue avait déjà connu le noble et séduisant personnage qui lui inspira son prince Rodolphe. Il aurait pu, en tout cas, le rencontrer aisément entre 1830 et 1840, dans les salons où fréquentaient la jeunesse dorée et la société étrangère. De toutes façons, il en avait énormément entendu parler. Le prince Rodolphe s'appelait alors, dans la vie réelle, le comte Rodolphe, le comte Rodolphe Apponyi. Il était attaché, en qualité de secrétaire, à l'ambassadeur d'Autriche à Paris, le comte Antoine Apponyi, son cousin. On le nommait, lui, à la cour et à la ville où il était également choyé, le comte Rodolphe tout court. C'était, vers 1830, un fin jeune homme de grande allure, avec une figure mince, un peu allongée qu'éclairaient de grands yeux très ouverts. Aux tempes, et selon la mode, les cheveux châtain blond étaient ondulés au fer. Une imperceptible moustache claire ombrageait les lèvres spirituelles. Et lorsque, dans son costume somptueux de magnat hongrois, en velours, soie et fourrures, marquetés d'or, ce grand seigneur de vingt-sept ans paraissait dans une soirée diplomatique ou faisait une entrée magnifique dans les salons royaux, tous les regards, émerveillés et soumis, des femmes, allaient à lui.

Le comte Rodolphe eut certainement nombre de bonnes fortunes. Mais il ne paraît avoir connu que deux grandes affections féminines très profondes, très constantes, très attendries: l'une pour sa cousine l'ambassadrice, la délicieuse comtesse Antoine Apponyi, la «divine Thérèse», qui lui vint fermer les yeux lorsqu'il mourut prématurément à Vienne à l'âge de cinquante ans, après avoir vécu à Paris juste la moitié de sa vie. Son autre amour, reconnaissant et toujours ému, était pour la seconde femme de son père, une autre Thérèse, la comtesse de Serbelloni, qui éleva le jeune Rodolphe et qui demeura toujours pour lui sa «chère maman». Et c'est pour sa mère d'adoption qu'il rédigea chaque soir, de 1826 à 1851, les notes de sa journée parisienne et composa ainsi le volumineux manuscrit, le prodigieux trésor de documents vécus dont la révélation au public par M. Ernest Daudet[1] peut être considérée, dans le domaine des exhumations historiques, comme l'un des plus considérables événements de ces dernières années. Il vous faut, en effet, songer que, pendant sa longue jeunesse, le comte Rodolphe est, à Paris, l'arbitre des plaisirs et des élégances. Pour ses débuts, il organise les fêtes de l'ambassade avec tant de succès que bientôt les plus grandes dames recourent à lui pour présider aux bals qu'elles donnent. Tout le monde l'aime. Son inépuisable bonne grâce lui vaut la confiance et les confidences des belles ensorceleuses du temps. On le voit dans les salons des Montmorency, des Caraman, des Gontaut, des Narbonne, des Maillé, des d'Escars. Mais le comte Rodolphe ne s'occupe point que de frivolités. Il assiste en spectateur passionné aux spectacles de l'histoire, et, le soir venu, dans son journal, il note tout ce qui, grand ou mesquin, noble ou ridicule, l'a frappé pendant la journée qui vient de s'écouler; et, parfois, lorsqu'il s'agit de tracer un portrait décisif, avec un pittoresque personnel, ce grand seigneur hongrois retrouve la plume de notre Saint-Simon. Caustique et railleur, exprimant ses sympathies avec autant de vivacité que ses antipathies, il nous a dit avec une émotion irritée la chute de Charles X sans rien nous celer des faiblesses de cette fin de règne. Et cela donne la matière des premiers chapitres de ce journal, publiés il y a peu de mois.

[Note 1: *Journal du comte Rodolphe Apponyi*, publié par Ernest Daudet, tome I (1826-1830), tome II (1830-1834). Plon, éditeur, ch. vol. 7 fr. 50.

Le second volume, paru d'hier, et qui nous parle des difficiles débuts de la monarchie de juillet, est encore plus riche en observations inédites. Le tableau tourmenté de cette cour incertaine, menacée par l'émeute et dédaignée par la haute société fidèle aux exilés d'Holyrood, est d'une émouvante vérité. «Jamais, écrit le comte Rodolphe, une plus méprisable et périlleuse anarchie n'a pesé sur la France.» Les ambassades s'attendent, chaque jour, à être pillées. Le nouveau roi se soutient à peine. Il est, à tout instant, guetté par des assassins. On danse cependant beaucoup et partout, pour s'étourdir, mais on sait bien que l'on danse sur un volcan. Le 1er février 1832, dans un grand bal de la cour, on découvre une conspiration à dix heures du soir. Quelques minutes encore et il n'était plus temps. Huit conjurés se trouvaient là, mêlés aux invités du roi. Douze personnes devaient être simultanément poignardées: le souverain, le prince royal, Casimir Périer et ses ministres. La police est avertie par un transfuge. Les conjurés, à leur tour prévenus, disparaissent. Mais une atmosphère de terreur enveloppe le bal où la chose est sue. Le duc d'Orléans, nerveux, ne danse plus. Il revient constamment vers la reine et il avoue au comte Rodolphe qu'il se sent trop fatigué pour pouvoir attendre la fin du bal. Le comte Rodolphe, qui est demeuré très attaché aux souverains proscrits, n'aime point le duc d'Orléans qu'il égratigne à chaque page. «Un prince royal républicain, dit-il, est une chose fort plaisante à voir.» Ce qui ne l'empêche pas de demeurer l'un des assidus des Tuileries, à moins qu'avec d'autres jeunes gens des ambassades il ne préfère, le soir, «courir l'émeute». Après quoi, on

s'en va souper chez Tortoni.

Le choléra de 1832, qui tombe soudainement comme une malédiction sur la capitale de Louis-Philippe et qui met en deuil tous les salons de Paris, est également le sujet de notes très curieuses et très impressionnées, malgré leur écriture légère. Les médecins, impuissants, ordonnent, à tout hasard, des sangsues, de la glace, du charbon pilé.

L'un d'eux dit au comte Rodolphe:

--Mangez, buvez tout ce que vous voudrez. Vivez comme à l'ordinaire, et vous n'aurez point le choléra si vous n'avez pas la disposition; mais, si la disposition est dans votre corps, il n'y a rien au monde qui vous préservera, et vous êtes perdu sans retour si le choléra asiatique vous prend, car jamais personne n'en est revenu.

--A la bonne heure, répond le comte, voilà qui est parler en honnête homme!

Paris se tend de draperies mortuaires. La nuit, «on voit arriver de loin, dans les rues désertes, des hommes vêtus de noir, des torches à la main, avancer doucement à la triste lueur vacillante; on voit jusqu'à cinq cercueils entassés sur un corbillard fait pour n'en recevoir qu'un seul. Un réverbère rouge frappe vos yeux; il désigne le bureau de secours contre le choléra».

Puis l'épidémie se dissipe. Mais l'agitation sociale continue, et c'est sur la chute du ministère Soult-Thiers-Guizot que se ferme le second volume de ce journal, abondant, espiègle, parfois injuste dans ses hautaines antipathies, mais où l'on ne trouve cependant point les férocités de plume de la comtesse de Boigne, ni les spirituelles cruautés de la duchesse de Dino.

ALBÉRIC CAHUET.

LES THÉÂTRES

M. Léo Marchés a tiré une comédie du roman célèbre d'Alphonse Daudet: *Tartarin de Tarascon*. Cette adaptation, très fidèle, présente des qualités de pittoresque et de bonhomie; elle est des plus amusantes. Le public y a pris grand intérêt et un plaisir non déguisé. Il faut dire que Tartarin c'est Vilbert, dont on ne saurait trop louer le talent comique, si aisé et si naturel, et qui a composé à souhait le héros de Tarascon. M. Lorrain, lui aussi, a campé un Bonnard tout à fait divertissant. Tous les rôles sont d'ailleurs excellemment interprétés par Mme Devimeur, Lorsy, Dancourt, Gravil et MM. Chabert, Basseuil, etc. La Porte-Saint-Martin a superbement mis Tartarin à la scène, dans de beaux décors de Jusseaume.

DOCUMENTS et INFORMATIONS



Reproduction agrandie d'une des pièces d'argent frappées en Allemagne pour la commémoration du centenaire de 1813.

UNE MONNAIE ALLEMANDE COMMÉMORE 1813.

De toutes manières l'Allemagne tient à célébrer avec éclat le centenaire du *risorgimento* national. Ce ne sont que fêtes et solennités dans tous les États de l'empire et la pièce qui avait été demandée à Gerhardt Hauptmann, 1813, n'est qu'une manifestation de cette joie orgueilleuse et bruyante.

Par ordre de l'empereur des pièces de monnaie de 1, 2 et 3 marks ont été frappées à cette occasion. Nous reproduisons ici, très agrandie, celle de 2 marks, qui vaut d'être décrite. Sur l'avvers, elle porte la formule impériale «Deutsches Reich» et la date 1913. Le sujet, délicate attention, représente un aigle aux ailes éployées, symbole de l'Allemagne, qui étouffe dans ses serres puissantes un serpent tentant de l'atteindre une fois encore. Il n'y a aucune illusion à conserver en l'espèce: le reptile représente la France ou tout au

moins Napoléon.

La légende du revers explique la scène qui s'y trouve représentée: *Der König rief und alle, alle kamen*-le roi appela et tous, tous accoururent. Légende qui semble bien n'être à tous égards qu'une légende, même historique, puisque Gerhardt Hauptmann, dans sa pièce précisément, a une fois de plus montré que c'était le peuple, «*alle, alle*» qui appela Frédéric Guillaume III, en 1813, fidèle allié encore de Napoléon Ier.

On peut se demander s'il était particulièrement utile que l'Allemagne célébrât le centenaire de son indépendance en comparant la France--même impériale--à un serpent. Quels cris n'eussent pas manqué de pousser les pangermanistes si, à l'occasion du centenaire d'Iéna, nous eussions employé pareil symbole!

Nous ne parlons pas de la valeur artistique de la pièce. Il suffira pour l'apprécier de considérer une seconde l'agrandissement que nous en donnons.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL SOUS LE DÔME DE FLORENCE.

Le père Alfani, directeur de l'Observatoire de Florence, a voulu voir comment fonctionnerait une station de télégraphie sans fil complètement enfermée dans un monument, c'est-à-dire, en quelque sorte, mise sous cloche.

Il a installé dans la cathédrale de Florence une antenne formée par trois fils suspendus à la coupole et allant s'accrocher, à 4 mètres du sol, à un pilier d'où part le fil unique reliant l'antenne aux appareils récepteurs. La prise de terre elle-même se trouve à l'intérieur du monument, car elle est branchée sur un conducteur de paratonnerre qui aboutit à un puits logé dans un mur.

Cette installation originale permet d'entendre très nettement les télégrammes de la tour Eiffel, de Nordeich et de Toulon.

Cette expérience montre sous une forme amusante la puissance de pénétration des ondes hertziennes à travers les murailles; elle semble d'autant plus probante que les nombreux paratonnerres plantés sur la coupole interceptent pour la conduire dans la terre une partie de l'énergie électrique.

LE MOUVEMENT DE LA POPULATION FRANÇAISE EN 1912.

La question de la population est passée au premier rang des préoccupations nationales; aussi doit-on enregistrer avec une certaine satisfaction les résultats de l'année qui vient de s'écouler.

Pendant l'année 1912, en effet, la balance des naissances et des décès s'est soldée par un excédent de 57.911 naissances, tandis que l'année 1911 avait fourni un excédent de 34.869 décès.

Mais il faut noter que c'est à la diminution du nombre des décès que l'on doit, en grande partie, de constater cet excédent de naissances.

En effet, le nombre des décès en 1912 a été inférieur de 84.243 unités au nombre de 1911. En réalité, le nombre des naissances n'a augmenté que de 8.587. L'écart total est donc de 92.780 unités.

Pendant la période 1907-1911, l'excédent annuel moyen des naissances sur les décès a été de 16.025, nombre bien faible.

L'accroissement relatif de la population pour 10.000 habitants a été de 15 en 1912, tandis qu'il avait été de 18 en moyenne pendant la période 1901-1905, et de 7 seulement pendant la période 1906-1910.

Il avait fait place, en 1911, à une diminution de 9 pour 10.000 habitants.

En 1912, on a enregistré des excédents de naissances dans 56 départements, au lieu de 23 seulement en 1911.

L'ÉLECTROCUTION DES ANIMAUX EN AMÉRIQUE.

La ligue protectrice des animaux de Boston a fort à faire; en 1911, elle a dû recueillir 23.000 chats, 5.500 chiens, 175 chevaux, plus un grand nombre de lapins, d'écureuils et d'oiseaux.

Devant les frais que nécessiterait l'entretien de tous ces abandonnés, la ligue s'est donné pour mission de les faire mourir aussi doucement que possible. Elle a installé à cet effet un matériel d'électrocution qui permet à un seul homme de tuer 200 chats ou chiens en une heure. Il faut faire passer le courant pendant une minute pour électrocuter un chat; une demi-minute suffit pour un chien.

On détruit ainsi une moyenne de 2.500 animaux par mois.

LA PRODUCTION DU DIAMANT DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

Il y a quelques mois (avril 1913) nous donnions, d'après M. de Launay, l'évaluation de la production totale des diamants depuis l'origine de l'extraction, production dont la valeur se chiffrait par près de 5 milliards de francs. Examinons maintenant la valeur de la production actuelle des grandes mines de l'Afrique australe.

Les trois principales compagnies exploitantes sont: la de Beers, la Compagnie Premier et la Jagersfontein. Voici le montant de la production au cours des dernières années:

De Beers.

1906.....	2.214.000	carats.
1907.....	2.619.870	
1908.....	1.859.130	
1909.....	1.308.830	
1910.....	2.255.830	

Compagnie Premier.

1906.....	899.745
1907.....	1.889.987
1908.....	2.078.835
1909.....	1.872.136
1910.....	2.145.832

Jagersfontein.

1906.....	219.271
1907.....	265.330
1908.....	224.204
1909.....	338.580

A la mine Premier, où l'on travaille à ciel ouvert, le carat brut revient à 8 ou 9 francs; à la de Beers où l'exploitation se fait au moyen de galeries profondes, le prix dépasse 30 francs.

Les prix moyens de vente actuels sont, par carat brut:

Mine Premier.....	20 à 22 fr.
De Beers.....	50 à 55
Kimberley.....	48 à 52
Jagersfontein.....	70 à 76

La Jagersfontein ne produit que des diamants de choix; la mine Premier produit du bord et du diamant de très belle qualité, ce qui donne un prix moyen très faible.

Le diamant perd à la taille environ moitié de son poids, mais sa valeur marchande devient quatre à six fois supérieure. On estime que le public achète, chaque année, pour 140 millions de francs de diamants bruts représentant pour plus de 600 millions de diamants taillés.

L'industrie diamantifère dans les mines du Cap occupe 5.000 blancs et 30.000 noirs; les salaires de ces derniers varient entre 40 et 80 francs par mois. Chaque tête de travailleur représente une production annuelle d'environ 30 grammes ou 150 carats de diamant, qui tiennent dans le creux de la main.

LAMPE À INCANDESCENCE PARLANTE.

Faire parler une lampe à incandescence, c'est-à-dire l'employer comme récepteur téléphonique, est une expérience assez curieuse et facile à réaliser.

Si on envoie dans le filament de la lampe un courant microphonique, les variations d'intensité du courant provoquent des variations de température du filament qui, dès lors, entre en vibrations. Ces vibrations se communiquent à l'ampoule qui peut ainsi produire des sons. L'expérience réussit d'autant mieux que le filament est plus gros et que l'ampoule est plus mince, car les variations de température sont alors plus grandes et l'ampoule vibre plus facilement.

On n'obtient pas de résultats avec des lampes de 16 ou 32 bougies; mais on réussit l'expérience avec une lampe Osram de 100 bougies, et mieux encore avec des lampes de 500 à 1.000 bougies, ou autres lampes ayant des ampoules très minces.

On «connexe» la lampe parlante et le microphone selon la technique ordinaire,

en intercalant une bobine d'induction pour empêcher le courant du microphone de pénétrer dans le circuit d'alimentation de la lampe.

UNE FRANÇAISE DE METZ



Il y a quelques mois, nous annonçons la disparition, à Metz, d'une Lorraine de grand coeur, Mme Bezanson de Viville, qui avait été l'une des premières à honorer la mémoire des soldats tués sur les champs de bataille de 1870. Un nouveau deuil vient d'affliger ceux qui ont gardé, dans nos provinces perdues, le culte du souvenir: Mlle Clotilde Aubertin à qui, pour son amour de l'ancienne patrie, on avait donné, là-bas, ce beau surnom d' «Aubertin-la-France», est morte à un âge très avancé.

Mlle Aubertin. Née à Toulouse, où son père, un Messin, était inspecteur général des fonderies de l'artillerie, Mlle Aubertin vivait depuis très longtemps à Metz. Déjà, pendant le siège, elle s'était distinguée par son dévouement en se consacrant, comme infirmière, aux soins des blessés recueillis dans l'ambulance des Dames du Sacré-Coeur. Après la guerre, elle prit une part active à l'oeuvre des tombes militaires françaises qui remplissent le cimetière Chambière et le cimetière de l'Est: chaque année, avec un groupe de Messines, elle se rendait, en pèlerinage patriotique, au monument élevé à nos soldats, pour y déposer une couronne cravatée d'un ruban tricolore.

La Société française de l'Encouragement au bien lui avait, il y a une dizaine d'années, décerné sa grande médaille de vermeil.



Après les exécutions du 24 juin, à Constantinople: la foule des curieux entoure les potences, sur la place Bayazid.--Phot. Ferid Ibrahim.]

LES PENDAISONS DE CONSTANTINOPLE

Nous avons, dans notre dernier numéro, publié les portraits des condamnés à mort, auteurs ou complices du meurtre du grand vizir Mahmoud Chefket pacha, qui ont été exécutés à l'aube du 24 juin. La photographie que nous reproduisons aujourd'hui donne la vision des potences après ces pendaisons exceptionnelles par le rang social de plusieurs des suppliciés.

Les uns et les autres avaient été revêtus des longues chemises blanches, l'espèce de suaire dont on les enveloppe quand ils vont mourir.

Le public ne se montra qu'après l'exécution, et l'affluence augmenta progressivement autour des pendus qui restèrent exposés jusqu'au soir.

LE PÉRIPLÉ AÉRIEN

DE BRINDEJONC DES MOULINAIS

L'aviateur Brindejonc des Moulinais, que nous avons laissé à Stockholm, vient d'achever son merveilleux voyage.

Parti de Stockholm le dimanche 29 juin à 2 heures de l'après-midi, il atterrit à Copenhague (550 kil.) à 7 heures du soir. Le lendemain, il est reçu par le roi, et, le mardi à l'aube, il reprend son vol, franchissant d'une traite les 300 kilomètres qui séparent Copenhague de Hambourg. Après deux heures d'arrêt dans cette dernière ville, il repart à 9 h. 50 et arrive à la Haye à une heure, ayant couvert dans sa matinée une distance totale de 720 kilomètres. Enfin, mercredi à 9 heures du matin, malgré une pluie torrentielle, l'aviateur quitte la Haye. Deux heures plus tard, il atterrit à Compiègne, d'où il gagne ensuite Villacoublay avec plusieurs camarades qui lui font dans les airs un cortège triomphal.

Rappelons que Brindejonc des Moulinais, parti de Paris le 10 juin, a effectué les étapes suivantes: 10 juin: Paris-Varsovie (1.400 kil.); 15 juin: Varsovie-Dvinsk (550 kil.); 16 juin: Dvinsk-Saint-Pétersbourg (450 kil.); 23 juin: Saint-Pétersbourg-Reval (350 kil.); 25 juin: Reval-Stockholm (400 kil.); 29 juin: Stockholm-Copenhague (550 kil.); 1er juillet: Copenhague-Hambourg-la Haye (720 kil.); 2 juillet: la Haye-Paris (400 kil.). Soit au total 4.820 kilomètres.



Arrivée à Copenhague de Brindejonc des Moulinais.

--Phot. Boerentzens.

LES CONGRESSISTES FORESTIERS DANS LA MONTAGNE

Comme couronnement au congrès forestier international dont nous avons rendu compte dans notre précédent numéro, le Touring-Club avait organisé une excursion en Dauphiné. L'itinéraire avait été très judicieusement combiné pour faire ressortir le contraste que présentent deux régions montagneuses dont une seule est boisée.

Sous la conduite de M. Auscher, président du Comité de tourisme en montagne, assisté de M. Famechon, les congressistes se sont d'abord rendus au Lautaret et à la Grande-Chartreuse où ils purent admirer la luxuriance de forêts qui comptent parmi les plus belles et les mieux aménagées des Alpes françaises.

A cette promenade le long de routes classiques succéda un véritable voyage d'exploration. Partie de Saint-Christophe, la caravane chemina joyeusement à pied ou à mulet, vers la Bérarde; elle s'enfonça ensuite dans la vallée du Haut-Vénéon. Ce coin sauvage doit constituer le noyau du *Parc national* qu'on projette de réserver dans l'Oisans, et qui s'étendrait jusqu'aux Ecrins et au Pelvoux; c'est une des régions les plus déboisées du Dauphiné. La leçon de choses offerte aux congressistes était parfaite.



Départ de Saint-Christophe-en-Oisans.



La caravane dans les prairies de la Grande-Chartreuse.

L'EXCURSION DES CONGRESSISTES FORESTIERS EN DAUPHINÉ.

--Photographies J. Clair-Guyot.

UNE NUIT FANTASTIQUE, par Henriot.

Je m'étais endormi en songeant à Brindejone des Moellans... Ma femme ronflait comme un moteur. Tout à coup, un homme apparut.

— Lève-toi, me dit-il... Je t'emporte.
— Où ça ?
— Tu vas le voir.

En un clin d'œil, il me fait passer par la croisée, m'installe sur son aéro, amaré au balcon... Puis nous partons... par une nuit asperge !

— Où me menez-vous ?
— Balade nocturne... léon... puis... Colmar... Strasbourg... Nous franchissons le Rhin.

Et, avec une vitesse effroyable, nous passons au-dessus de pays fantomatiques.

L'aviateur me donnait un passage le long des stations auxquelles nous ne nous arrêtons pas... Berlin... Vienne... un crochet au nord, Varsovie.

— Moscou !... Réveille-toi, Moscou ! criait l'aviateur.
Mais Moscou dormait : il devait être 2 heures du matin. A 3 heures, nous étions au-dessus de Pétersbourg... A 4 heures, nous aperçûmes des banquises.

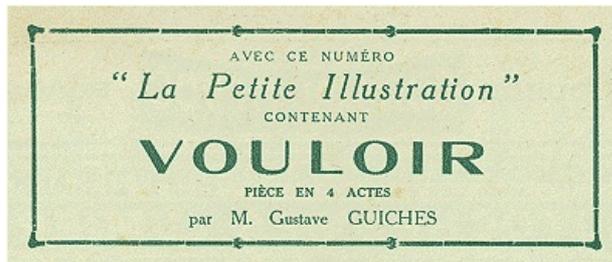
Un froid de diable... Je tremblais dans ma chemise. Nous étions au Pôle Nord. Vers 5 heures, nous redescendâmes vers des régions plus chaudes. Norvège, Hollande.

Dans la brume de l'aurore, Paperyus Bruxelles... Ça allait mieux... Je « sentais l'écurie ». Il faisait presque jour quand je reconnus la tour Eiffel.

En passant au-dessus de chez moi l'aviateur me lance pas-dous bord... Je tombai dans mon appartement en dégringolant par la cheminée.

Je m'accrochai désespérément... Mais ce que je tirais à moi, c'étaient les cheveux de ma femme... Elle le prit fier moi et me jeta à bas du lit... J'ai eu que j'ai jamais recommencer le voyage !

[\(Agrandissement\)](#)



Note du transcritteur: Les trois suppléments mentionnés en titre, ne nous ont pas été fournis.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3671, 5 JUILLET 1913 ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including

paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of

Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation’s EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state’s laws.

The Foundation’s business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation’s website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed

works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.